

J.M.J.A.

## **Souvenirs de la guerre 1914 écrits par une Sœur de l'Hospice de Visé**

Je ne sais qui lira ces lignes, mais j'éprouve une certaine satisfaction à prendre la plume; ce que nous avons vu et souffert, nous, pauvres Soeurs d'un hospice de vieillards, abandonnées à nous-mêmes, livrées à des soldats sans respect pour la faiblesse humaine et à qui ôter la vie d'autrui n'était qu'un jeu, hélas pourrais-je jamais le raconter.

### **Avant la guerre**

Dans les derniers jours de juillet, les journaux ne parlaient que de guerre prochaine, l'imminence du danger allait en augmentant; la gendarmerie, dont les locaux sont situés en face de l'hospice, avait été renforcée par des gendarmes à pied: tous les jours arrivaient deux ou trois unités, le va-et- vient était continu, les nouveaux venus ne pouvant se loger tous à la gendarmerie, plusieurs allèrent s'installer au café tenu par le voisin, Monsieur Charlier.

Le service de paix ne signifiait plus rien, les vaillants gendarmes ne cessaient de faire des rondes, arrêtaient les personnes suspectes et patrouillaient aux frontières, allaient porter des ordres aux bourgmestres des communes du rayon, d'autres s'en allaient vers les positions fortifiées, bref c'étaient les apprêts d'un événement prévu pour lequel on prenait les meilleures dispositions.

La nuit du 24 juillet, le tocsin retentit dans tous les clochers environnants: j'entendis sonner entre 11h et minuit à Visé, Devant-le-Pont, Bombaye et Berneau ; dès le matin, sur les routes, on ne voyait que soldats de toute arme se diriger vers la gare pour prendre le premier train: ils s'en allaient, bien résolus, une cigarette en bouche, le petit paquet de vivres sous le bras, faisant gaiement leurs adieux aux connaissances qui leur tendaient la main, et emportaient leurs meilleurs souhaits.

Le 26, des avis, affichés en divers endroits, annonçaient aux paysans les divers articles de la loi qui les invitaient à fournir bêtes et nourriture et d'autres instructions.

Pendant plusieurs jours, nous vîmes arriver, dès le matin, nombre de chevaux de trait; ils étaient réunis sur les routes en face, le médecin vétérinaire passait une inspection, faisait son choix et les chevaux reconnus propres au service étaient dirigés vers Liège; si ce n'eût été le grand nombre de militaires qui circulaient, on se serait cru sur un champ de foire.

Nous vîmes aussi passer, venant des communes frontières, plusieurs groupes de bêtes à cornes, des charrettes de fourrage en quantité également.

Plusieurs pelotons de l'infanterie belge circulaient sur les routes; dans certains endroits, des sentinelles étaient postées, les officiers allaient, de part et autre, voir si tout était en ordre.

Nous occupions à des travaux de peinture un ancien gendarme pensionné depuis quelques mois; si ce n'eut été sa jambe qui lui faisait mal, il eut été volontiers rejoindre ses collègues; il s'adressa à une sentinelle placée près de notre barrière, lui disant « Eh bien, est-ce que l'on est prêt pour faire la guerre? ». « Bah », répondit le soldat « qu'ils viennent les Allemands, on leur fera voir ce que c'est de nous autres, on ne se rendra pas mais peut-être on y passera! ». « Avez-vous des munitions? ». Plongeant alors la main dans sa cartouchière, le militaire retira

une quantité de cartouches disant « Nous en avons tous 125 comme celles-là pour commencer, avec ça il y a déjà pour en supprimer quelques-uns et puis nous sommes bien montés». «Allons, bonne chance camarade!». Le dialogue fini, le vieux était content de voir que les jeunes étaient dans de bonnes dispositions.

Des soldats du génie avaient miné le pont qui traversait la Meuse; c'était par là que devait passer l'armée allemande qui se dirigerait vers le Nord de la Belgique.

Une scène qui nous récréa fut celle-ci: ayant terminé leurs apprêts, les soldats, qui ne devaient agir qu'après avoir reçu l'ordre, imaginèrent de s'amuser aux dépens des Visétois et, avisant le garde-champêtre, ils lui dirent d'inviter tout le monde à se réfugier dans les caves pour la bonne raison que l'on allait faire sauter le pont; le bruit en fut vite répandu en ville. Une de nos femmes, étant allée faire une course, revint blême de peur nous disant: «Mes sœurs, rentrez vite à la maison, le pont va sauter!».

Nous lui répondîmes « Allez toujours». Nous étions au jardin, il y avait déjà un bon moment que nous voyions toutes les charrettes s'arrêter sur la route, n'osant aller plus loin; les charretiers plus avisés allaient à la gendarmerie s'informer près des gendarmes, ceux-ci répondaient qu'ils ignoraient la chose, les ordres n'étant pas venus là-bas. Quelques-uns des charretiers tournèrent la bride pour retourner sur leurs pas, d'autres s'obstinèrent sur la route, après une demi-heure le train de vie reprit comme d'habitude.

Le 2 août, vers 5h du matin, arrivèrent plusieurs lanciers belges qui nous demandèrent le chemin pour Berneau. Nous leur fîmes nos meilleurs souhaits et nous admirions leur sang-froid, plusieurs étaient munis de paniers à pigeons. Vers 8 heures, 4 de nos gendarmes de la brigade de Visé partirent pour rejoindre le Corps. Leur haut bonnet en imposait encore plus pour la circonstance; fièrement campés sur leur monture, ils firent leurs adieux à tous les voisins, un dernier signe à leur femme et aux enfants, puis en chœur ils dirent « C'est pour le Roi, nous reviendrons» et, prenant le galop, ils se dirigèrent vers Liège; Monsieur le Commandant restait avec quinze gendarmes à pied munis de leur bécane.

Hélas, les apprêts de la guerre allaient bon train. Le 3, pendant la journée, sur la route qui allait vers le Pont, les soldats firent tomber des arbres qui bordaient la route, formant ainsi des barricades.

Monsieur Hausman, le Commandant, n'avait pas un instant de répit, il revint pendant la journée disant que toutes les communications téléphoniques étaient coupées aux frontières; d'autre part, on savait que l'Empereur avait envoyé son ultimatum au Roi Albert. « Mes Soeurs, nous disait-il, il ne restera peut-être pas beaucoup des nôtres, mais on défendra sa patrie jusqu'aux derniers avant de se rendre».

Un maréchal des logis ne quittait pas l'appareil, la sonnerie du téléphone retentissait à chaque instant; aussi, de notre côté nous faisons pour un mieux, nous avons fait des provisions de vivres et, confiantes en la divine Providence, nous attendions les événements.

### **Le départ de Soeur Christine**

Pendant que nos vieux se distraient du mouvement inaccoutumé qu'occasionnait le passage des automobiles, des troupeaux de bêtes à cornes ou bien le va-et-vient des coursiers qui venaient prendre ou porter les ordres vers la frontière, nous continuions notre besogne; Soeur Odile était à Liège depuis le 2 août, nous restions trois, Soeur Rosa, Soeur Christine et moi.

Nous avons remarqué que Soeur Christine, tout en faisant sa besogne, était assez souffrante lorsque, dans l'après-midi, vaincue, elle se résigna à aller se mettre au lit. Je la soignai de mon mieux, et après avoir servi le repas du soir, nous fîmes nos prières en compagnie de nos vieilles, pour la plupart très dévotes, mais pour l'occasion nous fûmes plus ferventes encore, nous restâmes à la chapelle jusque vers 10 heures, après quoi nous allâmes prendre notre repos.

A peine étions-nous endormies, qu'une terrible détonation suivie d'une seconde vint nous réveiller: c'était le pont qui sautait ; dans le silence de la nuit quelle panique, jamais le tonnerre grondant au-dessus de nos têtes ne retentit comme ces détonations. Etant sur la hauteur et déjà assez distante, l'habitation avait tremblé. Hélas, qu'est-ce qui allait suivre?

Un peu remise de notre peur, nous étions près de nous rendormir lorsque des violents coups de sonnette me forcèrent à aller voir du côté du jardin ce que cela signifiait. Je demandai « Qu'est-ce que c'est là-bas? » . « Ma Soeur », me répondit-on, « nous sommes les femmes de la gendarmerie, laissez nous venir avec vous, nous ne pouvons plus rester ici ».

En hâte, je m'habillai et, aidée de Soeur Rosa, nous allâmes recevoir les voisines. Madame Hausman me donna son petit Raoul endormi dans une couverture, me disant « Ma Soeur, je vous donne ce que j'ai de plus précieux, mon fils, je n'ai plus que quelques heures à passer avec mon mari, je ne le quitterai pas, veuillez prendre soin du petit ». C'était un garçonnet de 3 ans à peine, j'allai le mettre dans mon lit, ensuite je préparai un grand lit qui était libre à l'infirmerie et j'y plaçai 4 petites filles et un petit garçon. Ce fut, par après, le quartier des femmes de la gendarmerie pendant leur séjour à l'hospice: Madame Minique avec 4 enfants dont une jeune fille, un gamin de 12 ans et deux filles de 10 et 8 ans; Madame Welter avec 4 enfants, 2 filles de 6 et 4 ans, un garçon de 2 et un nourrisson de 6 mois; la première nuit, elles la passèrent dans le réfectoire des femmes mais dans la suite elles se réfugièrent dans ce petit coin.

Je retournai près du petit Raoul qui était réveillé et me donna de la besogne car il ne voulait pas rester avec moi, si bien que Madame Welter, l'entendant pleurer, vint à tâtons jusque près de ma chambre me prier de lui donner le petit indocile qui fut bientôt endormi dans les bras de la voisine.

J'eus l'idée d'aller faire une visite à Sr Christine, quoique n'étant pas brillant le soir, son état était empiré et la présence d'un médecin était urgente. J'allai prendre l'avis de Sr Rosa qui consentit à m'envoyer chercher M. Labeye. Je me rendis près du commandant qui me fit accompagner d'un gendarme, Madame vint aussi avec moi. Il était 1 heure du matin, pour arriver chez le Docteur nous devions faire un grand détour à cause des barricades, ensuite les postes militaires se succédaient au bout de 100 mètres, chaque fois il fallait donner une explication; enfin, M le Docteur, après que je lui eus expliqué le cas, nous accompagna au retour et, après avoir examiné la patiente, jugea son état très grave et nous conseilla de la transporter à Liège le plus tôt possible.

D'autre part, nous pouvions disposer d'une automobile de M. Quaden qui, gentiment, en avait fait l'offre à M. le Commandant. La nuit, le trajet, quoique devant rencontrer des difficultés, pouvait se faire plus facilement que le matin vu que, dès l'aube, on dresserait des barricades dans toutes les communes, ensuite les soins que réclamait l'état de santé de la malade ne pouvaient lui être donnés à l'hospice.

Je retournai donc près de M. le Commandant qui fit venir l'auto, Soeur Rosa se prépara pour le départ tandis que je téléphonai à Liège.

Madame Hausman profita de l'auto pour retourner avec son petit Raoul dans sa famille. L'auto démarra vers 2h1/2 et ce fut vers 4 heures qu'elles arrivèrent à Liège. Soeur Rosa s'en souviendra de son premier voyage en automobile! Tous les 100 mètres, l'auto devait s'arrêter et donner des explications, les soldats venaient jusque constater l'état de la malade qui, de son

côté, fut très courageuse.

Je restais seule comme Soeur, avec la prévision des événements qui allaient se dérouler, les aventures de la nuit, je n'avais guère envie de dormir. Je me jetai sur notre lit quelque peu lorsque deux nouvelles détonations vinrent me mettre sur pied, le premier essai n'ayant pas donné toute satisfaction, M. le Commandant, après en avoir référé en haut lieu, avait reçu l'ordre de faire disparaître entièrement le restant du pont.

Bon nombre de Visétois, à peine l'aurore du jour pointait-elle, qu'ils se dirigèrent vers la gendarmerie munis de hache, pioche, scie, que sais-je et venaient offrir leur service; M. le Commandant les harangua en ces termes: «Mes braves Visétois, il s'agit de défendre la Patrie et d'arrêter les Allemands le plus longtemps possible, pour ce vous irez chercher un char de poutres chez Roujob et vous amènerez toutes les charrettes de la ville que vous démonterez de manière à former d'infranchissables barricades, il faut que les Allemands voient que l'on se défendra comme il faut».

Des gendarmes allèrent diriger la besogne et firent des barricades qui nous valurent de subir toute la colère des Allemands si bien que ceux-ci, pour récompenser sans doute les Visétois, ont brûlé toute la ville.

J'allai, toutes les heures, prendre des nouvelles car Madame avait dit qu'elle préviendrait de l'arrivée à Liège; quoique les appareils téléphoniques fussent réservés aux communications militaires, elle sut vers 8 heures nous annoncer son arrivée.

Je n'étais pas tranquille, les voisins arrivaient déjà à l'hospice; M l'Abbé Lenssen, Inspecteur diocésain qui venait dire la messe, était arrivé à 5 heures et ne m'avait pas rassurée. Je fus, on ne peut plus contente, lorsque vers 9 heures, je vis l'auto qui ramenait Soeur Rosa et Soeur Odile. J'eus bien de la peine de prévenir à Liège du retour car la Demoiselle du bureau téléphonique interrompait la communication, finalement elle m'assura qu'elle la ferait elle-même.

Monsieur le Commandant nous fit ses adieux en nous rassurant, que nous n'avions rien à craindre, nous donna la liberté de disposer de tout ce dont nous pourrions avoir besoin à la gendarmerie pendant son absence.

Comme nous lui faisons remarquer que nous n'avions vraiment plus de secours puisque lui aussi allait partir, il nous dit «Je ne partirai qu'à la dernière minute mais il faut que j'arrive vivant à Liège; j'ai un poste d'observation là-haut sur la route, quand les Allemands seront à Berneau, on agite une fois le mouchoir, arrivés à Bombaye on agitera 2 fois et je file».

Ce qui fut fait, l'homme qui surveillait les alentours du haut de la fenêtre de sa maison, donna le signal à temps; depuis 10 heures, les colonnes allemandes étaient signalées à l'endroit dit « Les 3 cheminées»; vers 10h30, M le Commandant donna l'ordre aux gendarmes cyclistes de partir; ils formaient un si beau tableau sur la route: tous tenaient le guidon du vélo de la main gauche, le pied gauche sur la pédale, le manteau roulé sur l'avant, le fusil au dos, au signal tous enfourchèrent leur vélo et au cri de « Vive le Roi, vive la Belgique», ils filèrent vers Liège. Deux d'entre eux, revenus trop tard pour se joindre au groupe, furent fusillés sur la route de Lorette par les premiers éclaireurs allemands.

Monsieur le Commandant attendit encore un quart d'heure, son cheval était tenu par la bride par un voisin, au signal convenu, il sauta en croupe, disant « Pour la Patrie, pour le Roi, Adieux à tous!».

### **L'arrivée des Allemands**

Après le départ de M. le Commandant, Monsieur le Docteur Haulet était chargé de détacher les fils téléphoniques, de fermer les portes et de remettre les clefs à M. le Bourgmestre, ce qui fut fait immédiatement. Les Visétois clouèrent encore quelques clous fixant des fils de fer barbelés allant de l'angle du mur de la gendarmerie au tronc d'un arbre que l'on avait renversé en travers de la route, dont la tête recouvrait toute la pelouse s'étendant devant l'hospice.

Dès le retour de Soeur Rosa, elle m'avait fait confectionner un drapeau de la Croix-Rouge que nous avons arboré au milieu de la maison; de son côté, elle avait aménagé le réfectoire des hommes en ambulance. M le Docteur Haulet étant venu, ils jugèrent la pharmacie incomplète et celui-ci prescrivit plusieurs médicaments et objets à pansements de première nécessité. Comme bon nombre de Visétoises étaient déjà réfugiées chez nous, je découpai plusieurs pièces de vieux linge pour faire des bandes et j'invitai ces dames à les rouler.

Comme dans tout, il se mêle souvent du comique: j'avais remarqué, parmi les nouvelles recrues, une demoiselle qui se promenait d'une place à l'autre, tenant un livre en main qui n'était autre que le cours de la Croix- Rouge et ayant l'air de l'étudier; elle m'agaçait avec ses regards scrutateurs, je l'avais fait remarquer à Soeur Rosa qui me dit de lui demander une explication; m'approchant, je lui dis « Tiens, Mademoiselle, vous avez un singulier livre de lecture». Elle me répondit toute sérieuse « J'apprends les soins à donner aux blessés, voyez-vous, dans ce livre parce que probablement que j'irai les soigner». Bien que je lui répondis «si vous ne connaissez pas votre rôle, ce n'est guère le moment de l'apprendre». Ce ne fut pas tout; dans la suite, n'osant nous adresser de nouvelles questions concernant les aménagements que nous avons faits car elle surveillait les allées et venues, elle alla à différentes reprises donner des ordres à la cuisine, à la femme qui faisait le ménage, en mon absence. Celle-ci me mit au courant et je m'empressai d'avertir Soeur Rosa qui, sans façon, lui dit «Vous feriez bien de vous mêler de vos affaires, savez-vous Mademoiselle, vous n'avez rien à dire ici et si vous faites trop d'embarras, vous pourriez bien aller à la porte».

Quand les premiers blessés arrivèrent, portés par leurs compatriotes et accompagnés d'autres armés, notre ambulancière qui s'était mise en évidence, recula effrayée et lorsque le chirurgien et Soeur Rosa étaient occupés aux pansements des blessés, Mademoiselle se risqua d'aller faire une visite d'inspection qui ne plut pas au médecin, car celui-ci l'interpella si bien qu'elle s'empressa de s'esquiver.

Il était vers 11h1/2 quand arrivèrent devant l'hospice les premiers Allemands, les sentinelles civiles étaient retournées chez elles, la plupart des hommes qui avaient travaillé aux barricades aussi, une partie était entrée à l'hospice emportant des outils que l'on cacha à la cave, c'est-à-dire qu'on les plaça à côté des nôtres, de cette manière nous nous rassurions en cas d'alerte. Tous les voisins avaient verrouillé leurs portes et les uns cachés, les autres épiant, on attendait ce qui allait arriver. On eut dit que la nature pesait sur ce drame dont la première scène se jouait à Berneau et dont Dieu seul connaît la fin.

Pour nous, nous étions en observation aux fenêtres donnant du côté de la route, la plupart des vieux étaient à la cave avec les voisins qui étaient venus demander l'hospitalité.

Les premiers Uhlans s'engagèrent dans un chemin qui reliait la route de Berneau à la route de Moulant et allèrent déboucher vers le collège Saint-Hadelin; après leur passage, on attendit environ une demi-heure si bien que le voisin Charlier était ressorti de sa maison et regardait un peu aux alentours lorsqu'arriva une troupe de cyclistes qui sautaient les arbres, courant l'un derrière l'autre comme s'ils étaient pourchassés, ils étaient tous munis de tenailles et de

différents outils qu'ils portaient à leur ceinturon.

Un officier à cheval déchargeait des coups de revolver dans la direction de la gendarmerie; en un clin d'oeil, le voisin fut entouré et l'un d'eux lui appliqua le revolver sous le menton lui ordonnant de se mettre à l'oeuvre pour défaire les obstacles.

Le pauvre homme ahuri ne bougeait pas lorsqu'un autre soldat l'empoigna par les épaules et le bouscula dans la direction du tronc d'arbre renversé et, se mettant à tirer le fil de fer, il lui fit signe d'en faire autant; Charlier se mit à l'oeuvre, pendant ce temps-là les soldats étaient entrés dans la maison et visitaient le comptoir et les rayons dont ils vidaient le contenu. Le pauvre homme s'évertuait pour défaire les fils de fer barbelés, gratifié de coups de crosse de fusil, il n'allait pas vite, lorsque un soldat impatient rappela son attention pour lui demander un autre moyen pour aller plus vite, se tournant alors vers notre maison, il leur proposa d'ouvrir la barrière de la cour, de contourner celle-là et de sortir par la barrière du jardin, un soldat fit sauter la chaîne après quelques difficultés.

Ce fut à ce moment que Soeur Odile, qui avait ouvert une fenêtre, sourit en voyant le soldat à l'oeuvre mais celui-ci lui adressa une réplique d'un ton bien connu pour elle «Vous riez» avait-il dit «mais attendez, vous ne rirez plus tantôt».

Soeur Odile eut peur et si peur qu'elle prit le chemin de la cave et alla se cacher dans le coin le plus caché priant, pleurant et faisant encore plus peur aux réfugiés; ce ne fut que dans la soirée qu'elle reparut.

Soeur Rosa, qui avait compris l'expression allemande, dut faire chercher parmi toute la maison et s'informer avant de la retrouver enfin, blottie dans un coin.

Les fiers soldats du Kaiser défilèrent alors sous nos fenêtres, c'était de la cavalerie, le défilé dura quelques minutes, nous voyons d'une part ces beaux cavaliers dont le costume si frais, si ce n'eut été la circonstance présente, nous eut fait croire qu'ils se dirigeaient vers quelque parade et, d'autre part, nos plates-bandes du potager ressembler à une campagne.

Pendant le défilé, des soldats faisaient de la besogne aux barricades, il s'agissait de frayer un chemin à l'armée suivante, lorsque notre attention fut attirée par des coups frappés aux portes donnant sur la cour, de même que le bris des vitres de la véranda nous annonçait la visite des Allemands.

Une de nos vieilles avait fermé la porte à clef, elle fut forcée par une forte secousse et donna entrée aux visiteurs indésirables.

Dès le premier bruit, Soeur Rosa courut vers la chapelle tout effrayée, je lui fis remarquer que c'était peine inutile de se cacher, qu'il valait mieux se montrer. A la garde de Dieu, lui dis-je, et résolument je descendis l'escalier, elle me suivit et arrivée au bas, les baïonnettes des soldats nous furent appliquées sur la poitrine d'un geste qui voulait dire «Si vous bougez, vous êtes mortes». Je gardai mon sang froid et demandai à mon menaçant visiteur ce qu'il nous voulait «Avez-vous faim, avez-vous soif? Venez à la cuisine alors». Pour réponse, je reçus un non qui ressemblait à un grognement, les minutes semblaient bien longues en cette position, je me recommandai au bon Dieu et à la très Sainte Vierge Marie lorsque l'Allemand se ravisant me dit d'un ton arrogant « Vous avez des armes ici?» . «Voilà, Monsieur, toutes nos armes» lui répondis-je en montrant la croix et le chapelet que j'avais en main. D'autres soldats, entrés par la porte du fumoir, bousculaient trois de nos vieux qui étaient restés là: le pauvre idiot roulait sa casquette dans ses mains, l'autre vieux tremblant de peur, me dit en passant près de moi «Soeur, je n'ai rien fait», le troisième, un vieux Français qui avait fait la guerre de 1870 se rebellait disant « Faites la guerre avec les jeunes, laissez les vieux tranquilles». Mal lui en prit, les soldats qui nous tenaient nous quittèrent pour se joindre à celui qui bousculait le vieux qui

continuait disant « Je ne pars pas, je ne pars pas d'ici ». Un des soldats fit le geste de lui passer la baïonnette sur l'avant-bras, tandis que les deux autres l'imitant, l'un lui appliqua la baïonnette sur l'épaule et le troisième dans la région fessière, ce que voyant je me mis à crier « Monsieur, ne le tuez pas, non Monsieur, un pauvre vieux, Monsieur » répétais-je au moins cinquante fois l'une après l'autre.

Soeur Rosa qui s'était déjà affaissée sur l'escalier, pâlit encore d'avantage, une de nos vieilles s'empressa d'aller chercher de l'eau de Cologne qui la ranima un peu; je surveillai Soeur Rosa, continuant mes supplications qui arrêtaient quelque peu le projet d'exécution formé par ces soldats dont les lames des fusils étaient encore rouges des victimes qu'ils avaient faites à Berneau et à Warsage; oui, je vis l'un d'eux démonter la baïonnette et l'essuyer avant de la réadapter au fusil.

Mes cris attirèrent un officier qui, brusquement, accourut à la maison; s'adressant à moi, il me dit « Pourquoi avez-vous fait toutes ces barricades? ». « Monsieur », lui répondis-je « ce ne sont pas là des ouvrages de femmes, ce sont des soldats qui les ont faites ». Il haussa les épaules, profitant de ce qu'il paraissait réfléchir, je repris « Monsieur, nous sommes des Soeurs ici et des vieilles gens, hommes et femmes; Monsieur, le vieux n'a rien fait » et je lui désignai la victime des soldats que ceux-ci tenaient en respect, attendant le signal du chef. Celui-ci, un peu radouci, me dit « On aurait pas dû faire tous ces obstacles, nos soldats sont furieux » et il s'éloigna; en passant près du groupe, il se détourna d'un air de pitié, les soldats remirent le fusil à l'épaule et je tendis la main à Taillardat qui, plus mort que vivant, me dit « merci, ma Soeur », je le reconduisis au fumoir et l'assis à son fauteuil. Les soldats continuèrent à circuler au rez-de-chaussée, nous lançant des regards menaçants. Soeur Rosa, remise, se jetait à genoux, tantôt dans une place, tantôt dans l'autre tandis que moi je les suivais priant tout bas la bonne Mère du ciel d'avoir pitié de ses enfants en danger; c'était surtout quand l'un d'eux allait du côté de la porte de la cave que je redoublais disant « Bonne Mère, délivrez-nous de ces brigands, ne permettez pas qu'ils descendent dans la cave!!! ».

Pendant que s'étaient déroulées toutes ces scènes, les réfugiés dans la cave avaient passé d'angoissants moments; après, je sus qu'entendant mes cris, on avait cru que l'on nous tuait et plusieurs s'attendaient à voir descendre les soldats et continuer leur besogne dans la cave. Les uns priaient avec ferveur, d'autres pleuraient, tous faisaient le moindre bruit car il ne fallait pas attirer l'attention des soldats que l'on entendait promener là au-dessus et lorsque quelques mioches effrayés voulaient commencer à pleurer on vidait ses poches pour trouver un bonbon ou bien on lui promettait de beaux jouets ; les tout petits, la mère l'allaitait au plus vite; quels soupirs poussèrent toutes ces braves gens lorsque, profitant de l'éloignement de nos visiteurs, j'allai faire une visite là-bas, disant aux hommes de se cacher, je voyais bien que ceux-ci étaient recherchés.

Je rassurai un peu tout le monde et je retournai là-haut.

J'allai dans la cour et que vois-je, un pauvre vieux voisin que la peur avait immobilisé dans les fils de fer de clôture en face de deux soldats qui arrivaient menaçants; je criai « Monsieur », ceux-ci me dirent « Malade de vous? » « oui » répondis-je et j'allai délivrer le pauvre homme que je fis entrer au fumoir lui disant de rester avec nous; jetant les yeux vers la prairie, je vis plusieurs soldats qui couraient, semblant poursuivre quelqu'un; arrivés au haut du talus où nous avions planté des pommes de terre, ils épaulèrent leur fusil et tirèrent dans la direction de la croix; j'appris plus tard que c'était le voisin Charlier qui avait profité de l'inattention des soldats pour s'éloigner par le chemin longeant notre prairie mais, quand il avait sauté la barrière, les soldats qui l'avaient poursuivi l'avaient renversé par une charge qu'il avait reçue en pleine

poitrine.

Pendant que nous étions distraites par cette nouvelle vie qui commençait pour nous car, à partir du matin le 4 août, il ne fallait plus songer aux pratiques religieuses, nous dûmes être toutes à tous.

Les cavaliers, dont nous avons admiré la belle tenue, étaient arrivés vers la Meuse et une partie du 12ème de Ligne belge, qui était massée derrière, les avait salués d'une charge en règle; nous vîmes très bien le nuage de poudre monter au-dessus des arbres. Nous vîmes un peu après les chevaux remonter la route, galoper au-dessus des arbres, les narines dilatées, tous étaient surexcités; les cavaliers, pour la plupart, les suivaient, plusieurs avaient perdu leur casque et revenaient vers leurs compatriotes aussi vite que le permettait leur course, les uns et les autres avaient l'air bien effrayé.

D'autres soldats arrivant de Berneau, ceux qui travaillaient aux barricades et ceux qui avaient vu les défenseurs de la Patrie se concertèrent quelques temps; ils formèrent un groupe devant l'entrée de la gendarmerie; après qu'ils eurent un peu gesticulé et crié entre eux, ils se dirigèrent par la rue de la Fontaine tout en rechargeant leur revolver, ils allèrent alors dans toutes les maisons, tirant dans les fenêtres des cuisines-caves, dans la porte après l'avoir ouverte ou si celle-ci était fermée à clef, ils y enfonçaient leurs bottes ou bien la brisaient à coup de crosse de fusil; dans une maison, ils prétendirent que l'on avait tiré, ils firent sortir le père et le fils sur le trottoir et les fusillèrent devant la mère et les sœurs épouvantées, ils entraient partout se ruant sur les pauvres gens, empoignant les hommes, les chassant devant eux à coups de crosse, les femmes et les enfants étaient également chassés dehors, tous procédaient avec une brutalité inouïe.

Alors, arriva vers nous de longues files de femmes, d'enfants, de vieillards épargnés, ils faisaient exception car tous ceux que ces énergumènes avaient rencontrés, avaient dû les suivre.

«Ma Sœur» disait l'une d'elle «laissez-nous venir avec vous, ils ont pris mon mari». «Ils ont pris papa» répétaient les enfants. «Ma Soeur» disait une autre «voulez-vous bien que je vienne près de vous?» «Ma Soeur» disait la suivante «je viens chez vous, le voulez-vous bien, ils ont pris mon mari, ils ont pris mon père». «Ma Soeur, gardez mes enfants s'il vous plaît» disait la suivante «l'un d'eux m'a échappé quand ils nous ont chassés, j'irai le rechercher». «Ma Soeur» disait un pauvre vieux «qu'allons nous devenir si ça commence ainsi, laissez moi aller avec vos vieux». Le défilé dura une demi heure, Soeur Rosa et moi étions sur la porte, nous ne pouvions que laisser entrer toutes ces gens qui arrivaient pleurant, suppliant, disant qu'ils se croyaient en sécurité chez nous; pour nous, confiantes en la divine Providence, nous n'étions qu'à demi rassurées après avoir été malmenées les premières.

### **Notre vie pendant quinze jours**

Nous allions donc assister à toutes les horreurs de la guerre, hélas que de volumes ont été édités relatant les guerres anciennes, qui n'ont point égalé - et de loin - en désastres et en sauvagerie autant qu'en cruauté, les différentes phases de la guerre actuelle.

J'en reviens donc à nos Visétois installés à l'hospice: plusieurs familles crurent prudent de se diriger vers la cave, quelques-uns des nôtres s'étant risqués de faire une promenade au rez-de-chaussée, nous fîmes monter notre personnel au dortoir, les plus proches voisins, principalement chez les femmes, furent admis également à partager cette retraite; les femmes des gendarmes s'installèrent avec leurs enfants à la chambre attenante; comme à chaque

instant arrivaient de nouvelles recrues, dès la nuit, c'était une cohue générale au rez-de-chaussée si bien que n'ayant pas envie d'aller me reposer dans notre lit, j'eus de la peine de trouver une chaise pour m'asseoir. La première nuit, on se contente des chaises ou fauteuils trouvés chez nous, mais les jours suivants, les plus hardis, principalement les femmes et les grands enfants, retournaient chez eux chercher diverses utilités, les uns arrivaient chargés de matelas, oreillers, les autres avaient des couvertures, des duvets et le soir venu c'était à qui s'installerait le mieux; les uns avaient pris possession des paliers, s'installaient comme chez eux, homme et femme sur le matelas tout habillés, la femme prenait le plus petit à côté d'elle, les plus grands s'ils étaient nombreux se contentaient d'avoir la tête sur un coin du matelas ou bien se mettaient sur une marche de l'escalier, la tête appuyée sur le mur. D'autres se contentaient de s'étendre par terre, toute la famille avait un duvet qui servait d'oreiller à tous; d'autres dormaient aussi bien étendus de leur long ou bien la tête appuyée sur une marche; le tableau était encore plus beau au réfectoire des femmes, là plusieurs impotentes avaient été amenées, elles étaient dans leur fauteuil, les parents étaient couchés par terre à côté ou bien formaient un cercle assis par terre et la tête appuyée sur les genoux et au côté du fauteuil; les enfants se couchaient sur les grandes personnes, les mères qui avaient un nourrisson le tenaient dans leurs bras, bref la nuit tombée, c'était à qui s'installerait le mieux. Ceux qui étaient à la cave se servaient des caisses, des tines, de malles, de fagots, tous reposaient ou veillaient un peu jusqu'à ce qu'enfin ils fussent vaincus par le sommeil.

Laissons un peu nos Visétois et revenons à l'envahisseur; les victimes de ces guerriers furent dirigées vers la Meuse où elles furent obligées de pourvoir à la construction d'un pont; on les obligea à passer la Meuse à la nage et à beaucoup de corvées; vers le soir, les soldats revinrent nous rendre visite, cette fois ils furent passablement corrects, ils ne cherchaient qu'à apaiser la soif et la faim qui les dévoraient. Soeur Rosa m'avait fait faire du café en quantité et Soeur Odile, qui reparut, se fit un plaisir de faire des bonnes tartines à ses compatriotes, elle y allait d'un si bon train que, à son insu, je cachai des pains pour nous, sans quoi tous auraient passé chez les Allemands.

Ils arrivaient le fusil à l'épaule droite, un verre de confiture de la main gauche ou bien sous le bras, d'autres avaient déjà de bonnes grosses tartines en main qu'ils dévoraient; de leurs yeux, au regard mauvais, ils inspectaient les places remplies de Visétois qui, à leur vue, se blottissaient les uns contre les autres, des enfants se mettaient à pleurer, des femmes se signaient, commençaient à prier, les hommes, les plus peureux, se mettaient le moins possible sur le chemin, les autres faisaient assez bonne contenance; après qu'ils furent ainsi restaurés, ils s'en allèrent pour revenir encore plusieurs fois pendant la nuit faire une tournée d'inspection.

Vers la soirée, je vis un aéroplane belge qui vint planer au-dessus de la prairie, il venait de Liège et paraissait se diriger vers les frontières; je vis le coup de feu partir de la nacelle, le tueur visait un groupe de soldats se trouvant à côté de la barrière dans la cour; comme je n'étais pas loin, je reculai vers la porte d'entrée et assistai à la fusillade des soldats dirigée vers l'aéroplane. Je ne fus guère étonnée dans la suite lorsque j'appris que les soldats allemands étaient des tireurs sans valeur, de la manière qu'ils tenaient leur fusil les uns et les autres, c'était rigolo.

La soirée arrivée, il y avait bien longtemps que je n'avais vu Soeur Rosa; je me dirigeai vers la salle des hommes et je la trouvai veillant une vingtaine de blessés ; sur une des tables, la seconde était portée dans la cour, était installée une énorme valise dont les deux compartiments divisés en petites cages renfermaient toute une pharmacie: les médicaments les plus variés se confondaient avec les pommades, les onguents, une trousse de médecin, divers instruments de chirurgie, des matières à pansements, enfin le tout très bien étiqueté, reluisant de propreté. Devant la porte stationnait un camion ambulance, j'appris qu'un service

d'automobile fonctionnait entre Visé et Aix-la-Chapelle, plusieurs blessés avaient déjà été reconduits à l'hôpital de cette ville. Le médecin militaire et son adjoint avaient demandé un asile pour la nuit. Soeur Rosa leur avait offert son matelas et une paille dans le petit bureau à côté de la grande place. Ils se contentèrent disant « C'est la guerre, ma Soeur, on ne doit pas être difficile ».

La première nuit passée et n'ayant rien amené de malveillant à l'hospice, on respirait un peu le matin, les automobiles arrivaient et repartaient, emportant les blessés; quand les derniers furent partis, les hommes se risquèrent un peu aux alentours, les femmes, emportant un bébé, allèrent la plupart revoir leur foyer et rapporter de la nourriture pour ceux qui étaient restés à l'hospice. J'allai avec Bertha Minique faire une visite à la gendarmerie, la porte de la cour avait été ouverte et les écuries, fenil, buanderies, les annexes avaient servi de couchette; les bâtiments d'habitation avaient été respectés, dans la cour gisait un gros sac de pain noir, j'en emportai plusieurs pour donner à nos poules. Devant la porte d'entrée, un camion était arrêté contenant encore plusieurs caisses qui renfermaient des boîtes de viande conservées et des paquets d'une préparation pouvant servir à faire de la soupe, des sacs contenant des morceaux de lard, des caisses contenant de petits sacs remplis d'une espèce de spéculiation ( pâtisserie ), un grand bodet ( ? ) renfermant du lard. J'avais inspecté le tout, me contentant de prendre un échantillon mais les Visétois, qui allèrent après moi, firent mieux, ils rapportèrent le tout à l'hospice, respectant seulement le fameux bodet ( ? ) dont on ignorait le contenu. Ce ne fut que dans la suite que Soeur Odile, avisant un officier en tournée, lui demanda si elle pouvait disposer des sacs vides restés sur le camion; celui-ci lui dit « Prenez tout ». Comme Soeur Odile se défiait du fameux panier vu son poids ( les hommes, qui avaient enlevé les autres marchandises, craignaient que ce fut des munitions ), l'officier fit transporter le panier par des soldats et, demandant une tenaille, il fit sauter le cadenas disant « C'est tout pour vous ». Que de fois, lorsque nous fûmes en Hollande, nous reparlâmes du fameux panier qui nous intriguait tous et dont le contenu nous fit bien plaisir car nous emportâmes avec nous ce bon lard des Allemands.

Dans tout le voisinage, les maisons avaient servi de logement: chez nous, une pancarte placée sur une porte du rez-de-chaussée avait été emportée et suspendue sur la porte du dortoir des hommes; plusieurs soldats, sans gêne, s'étaient installés dans les lits de nos vieux et ceux-ci furent bien étonnés en arrivant à leur lit, ils n'eurent d'autre ressource que d'aller, l'un s'asseoir à la chapelle, les autres retournèrent chercher une chaise pour passer la nuit. Ils ne dérangèrent rien du tout, ils se levèrent à la pointe du jour et s'en allèrent sans rien dire, mais ailleurs ce ne fut pas sans y laisser des odeurs après eux qui nous faisaient rebrousser chemin en entrant.

J'allai chez Thibaut, oh là là! Quelle puanteur, toutes les places depuis le grenier jusqu'à la cave, les literies, les vêtements, rien n'avait été respecté; on avait fouillé tous les meubles, le plafond, les vitres ressemblaient au fond d'une passoire, tellement on y avait tiré, mais le plus repoussant c'étaient les immondices partout; le linge était en grande partie enlevé; plusieurs femmes, cependant, retrouvèrent chez la voisine ce qui était emporté de chez elles; pour ma part, je trouvai un grand couteau à couper le pain appartenant à la voisine et un lapin prêt à mettre sur le feu; je lui fis faire demi-tour dans une casserole et la voisine eut pour se rassasier avec sa famille.

Pendant la journée du 5 août, les soldats nous firent plusieurs visites dans le but de nous effrayer et de se faire craindre; ils avaient tous l'air menaçant et nous disaient que nous avions tiré sur eux ou bien ils demandaient qui avait construit les fameuses barricades; je ne sais ce que l'on fit ailleurs mais Visé était très bien gardé, hélas nous sûmes pourquoi!

Soeur Odile, qui était presque toujours là quand arrivaient ces estafettes, s'empressait de les questionner; ceux-ci l'interrogeaient et heureusement pour nous qu'elle n'avait pas vu les Visétois à l'oeuvre, car empressée de les renseigner, elle voulait savoir le fin mot... finalement je lui dis « quand ils vous demandent qui a fait les barricades, dites que ce sont les soldats» mais les Allemands prétendaient que les soldats belges n'avaient pu venir au-delà de la Meuse vu que le pont était supprimé, je lui dis encore « ce sont les gendarmes, n'est-ce pas, vous les avez encore vus lorsque vous êtes revenue de Liège».

Les compatriotes n'étaient pas entièrement satisfaits. A chaque instant, pendant les quinze jours que nous restâmes là-bas, ils revenaient toujours à la charge ou bien on avait tiré de la tour, la fameuse tour au-dessus du toit où un gamin n'aurait pu se tenir assis et ces bons Allemands prétendaient que c'était un observatoire.

Le canon des forts commença à gronder, les shrapnels fendaient l'espace et que de fois lorsque l'on entendait arriver un de ces projectiles, on se baissait en courant; nous étions à la limite du rayon, nous vîmes plusieurs fois les shrapnels tomber sur la route de Berneau.

Les Allemands faisaient de la besogne, ils avaient déjà construit et reconstruit deux fois leur pont; à la première réussite, des boulets de canon lancés avec précision leur avait détruit leur ouvrage, ce qui les exaspérait et c'était sur les Visétois qu'ils déchargeaient leur colère. Ils ignoraient qu'un poste d'observation se trouvait dans une villa à Devant-le-Pont alors qu'ils cherchaient partout en ville; finalement, ils condamnèrent le clocher de l'église et deux cartouches de dynamite la réduisirent en cendres.

Monsieur l'Abbé Lenssen, Inspecteur Diocésain, venait tous les jours vers 5 heures du matin offrir le saint sacrifice de la Messe; dès les premiers jours, lorsqu'il arrivait, plusieurs femmes et jeunes filles s'empressaient de se confesser; il y avait cohue tous les jours à la chapelle et beaucoup de gens, qui avaient négligé leurs devoirs religieux, retrouvaient un peu des sentiments chrétiens; on voyait des femmes circuler partout le chapelet pendu dans le cou, à chaque instant on nous réclamait des médailles, enfin pendant ces jours si tristes le très saint Sacrement ne fut jamais sans adorateurs; c'était tantôt une brave femme de la gendarmerie qui, respectueusement au pied de l'autel, suppliait le bon Dieu pour tous les gendarmes, le bon Dieu l'a exaucée car des 5 de Visé, aucun n'a encore payé son tribut à la Patrie, ou bien c'était une brave petite maman, un bébé sur les bras, qui venait l'asseoir sur la marche de l'autel et lui joignant les mains et priait la divine Providence pour un père bien-aimé; c'étaient d'autres qui, silencieuses, faisaient dévotement de ferventes prières; pour ma part, je faisais de temps à autre une petite visite et chaque fois j'étais édifiée.

Pendant que se déroulait la cérémonie sainte, Soeur Rosa était toujours sur le qui-vive; c'est pourquoi, elle se mettait sur un prie-Dieu à l'entrée de la chapelle et, à la moindre alerte, elle descendait; pour éviter d'attirer l'attention, on ne faisait pas usage de la sonnette.

Le 5 août, vers la soirée, les Allemands vinrent chercher tous les hommes valides réfugiés pour aller défaire les barricades en ville et du côté de Lorette; ce fut un pénible moment quand on les vit partir, les prières s'élevèrent vers le ciel et deux heures plus tard ils revinrent tous auprès des leurs. Monsieur le Bourgmestre n'avait pas été oublié et fut, en cette circonstance, si bien maltraité qu'il vint avec sa famille demander aussi l'hospitalité; il resta plusieurs jours à l'hospice, mais les Allemands le recherchaient. Plusieurs fois, ils vinrent demander le Maire de Visé, Soeur Rosa répondait en indiquant son chalet; quelques fois, défiants, ils faisaient une tournée parmi la maison, heureusement ils ne purent le retrouver, il était dans les caves.

Je remarquai, vers le soir, lorsque les soldats vinrent se désaltérer, qu'ils étaient accompagnés de civils qui s'empressaient de les servir; remarquant qu'entre eux, ils parlaient le wallon; j'en abordai un et lui demandai ce qu'ils faisaient, il me répondit «Oh, ma Soeur, si vous saviez quelle peine j'éprouve à faire ce que je fais, nous sommes sept de Fouron, nous sommes allés conduire du bétail à Liège et nous revenions près de Lorette lorsque nous avons rencontré les soldats qui nous ont fait retourner sur nos pas; nous avons dû leur indiquer le chemin, à chaque instant ils nous menacent du revolver, je viens d'apprendre qu'ils ont fait bien des méfaits à Berneau! Hélas, que s'est-il passé à Fouron, retournerai-je jamais?». Je proposai à mon homme de le déguiser et de se cacher à la cave jusqu'à ce que les soldats fussent éloignés, ce qui fut fait à l'instant; j'en fis encore autant avec deux autres et un peu plus tard, vers le matin, les braves gens s'en retournèrent par des chemins détournés.

Parmi tous ces réfugiés à l'hospice, plusieurs se montrèrent très complaisants; comme Soeur Rosa restait debout nuit et jour, elle demanda des hommes de bonne volonté pour veiller avec elle; il y en eut plusieurs, je citerai ceux qui se firent le mieux remarquer par leur bonne volonté: ce furent Longton père et ses deux fils, Bierneau, Edouard Minsart et Joseph Meurice; nos gardes se partageaient la nuit pour faire le guet dans la cour et tenir compagnie à Soeur Rosa; à la moindre alerte, on l'avertissait et de suite, accompagnée d'une Soeur ou très souvent de Jeanne R..., elle se présentait aux visiteurs nocturnes. Pendant la journée, les gardes veillaient à l'intérieur, rarement dans la cour; c'était imprudent car les soldats demandaient toujours les francs-tireurs; aussitôt qu'apparaissait un casque à pointe, nos sentinelles donnaient l'alarme et se réfugiaient en quelque endroit écarté jusqu'à ce que le danger fut disparu; c'était alors une poussée vers la cave sans pareille, bousculade, chaises renversées, pleurs, cris jusqu'au moment où résonnaient sur le pavé les lourdes bottes prussiennes, alors le calme se faisait, on étouffait les pleurs, on retenait son haleine, il y en eut parmi les plus peureux qui restèrent plusieurs jours sans sortir. Quand la faim se faisait sentir on envoyait un enfant à la cuisine demander «du café pour 6, pour 10, voire même du potage, des pommes de terre». Comme je refusais de donner celui-ci et celles-là, n'ayant préparé que pour le personnel, on me renvoyait le messenger disant «ma mère a dit que c'était pour payer, savez-vous».

Soeur Rosa, pour plus de sûreté, m'avait fait confectionner, pour nos gardes, des brassards avec une croix rouge, il fallait un personnel attaché à notre ambulance; l'exemple étant donné, tout le monde, aussi bien les femmes que les vieillards et les enfants voulurent avoir la bande protectrice, c'était une sollicitude inlassable pour posséder un lambeau d'étoffe rouge; la généralité des réfugiés étant devenue membre de la Croix-Rouge, un officier en tournée demanda des explications à Sr Rosa et consentit à ce que ceux qui étaient attachés à notre service conservassent la bande mais il fallait y appliquer le cachet communal, ce qui fut fait au plus tôt.

Madame Minique me conseilla d'aller chercher les matelas d'ordonnance à la Gendarmerie et nous complétèrent notre salle; nous primes également les couvertures, je fabriquai deux tabliers blancs pour les Soeurs; notre installation n'était pas trop mal pour les Allemands car, à première vue, ils étaient satisfaits.

Dès le premier jour, des Visétois de bonne volonté, la plupart anciens élèves du Collège, se mirent en demeure de relever les morts; le 1<sup>er</sup> jour avait vu huit victimes, ils collectèrent également pour payer des frais inattendus; le fruit de cette collecte, 200 francs, fut remis à Soeur Rosa; dans leurs intentions, ces Messieurs voulaient faire bénéficier l'hospice du restant de ces frais. Comme les barricades empêchaient l'accès du cimetière, ces messieurs allaient,

au moyen d'une petite charrette, chercher les morts et les enterraient le long de la route près de Lorette.

Il arrivait, à chaque instant, que des soldats, en guise de passe-temps, chassaient des vaches le long de la route; j'en vis plus d'une fois venir de différents côtés, ils les chassaient d'un côté et les faisaient entrer dans une autre prairie; nous eûmes la surprise de voir plusieurs vaches arriver dans notre prairie, c'était une bonne fortune pour nous; je m'empressai, aidée d'une voisine, d'aller traire et des 3 ou 4 seaux de lait, je prenais la provision du ménage et le restant, je le vendais 0,10 c le litre; j'en avais toujours trop peu. Le boulanger, qui nous fournissait le pain, arrivait tous les jours avec une grande manne de pains que Soeur Odile remisait en place et vendait aux réfugiés.

Hélas, que de nouveautés pour nous de voir le défilé des armées qui se suivaient tous les jours presque sans interruption: c'était de l'infanterie, des canons, des munitions, des charrettes jusqu'à 200 à la file, de la cavalerie, le service postal, l'imprimerie - un soldat enlevait les feuilles sans s'inquiéter de ce qui se passait à son côté -, les cuisines roulantes dont l'odeur de la cuisson s'échappait – ici, le soldat, assis ou debout, dépeçait les morceaux de viande comme s'il se fut trouvé chez lui -, les services ambulanciers, les ambulances aux modèles variés, la pharmacie, le médecin en chef à cheval, les assistants et les brancardiers suivaient à pied, les compagnies de téléphonistes et télégraphistes, des automobiles emportant des chefs ou des matériaux nécessaires, venait pour finir l'état-major tout chamarré de cordons dorés et de médailles; une fois entre autres, cette délégation s'arrêta, un jeune officier, une écharpe frangée d'argent placée en bandoulière, descendit de cheval pour causer avec un groupe d'officiers qui avaient assisté au défilé; à voir les révérences et les saluts, l'empressement que tout ce monde déployait, nous en conclûmes que c'était un prince.

Le 6 août, avant midi, on nous apporta une nouvelle victime, un de ces malheureux qui avaient été faits prisonniers le 4 et avaient été emmenés du côté de Navagne où les Allemands les avaient faits travailler à la construction d'un pont jeté sur la Meuse. Pour ce travail, ils durent passer le fleuve à la nage, menacés du revolver, gratifiés de coups de crosse, sans nourriture pendant 48 heures, sans un instant de répit; lorsque le pont fut achevé une première et une deuxième fois, les boulets de canon lancés du fort de Barchon vinrent le détruire et ce fut sur ces pauvres hommes que l'ennemi déchargea sa vengeance; finalement, étant réduit, ce pauvre malheureux fut encore gratifié d'un coup de baïonnette dans le flanc, lui occasionnant une blessure de 12 centimètres de long sur 2 centimètres de large, de plus une balle dans le thorax et une dans la cuisse; Monsieur le Docteur Haulet vint le panser, je l'assistai; l'intestin grêle sortait en grande partie par la blessure, les grandes douleurs l'avaient rendu presque insensible, car ce malheureux, dont le teint cadavérique annonçait la mort, malgré les meurtrissures et les blessures qui l'accablaient, cette victime eut encore la force de dire à sa femme et à sa fille que l'on avait été prévenir « Oh, ce n'est plus rien maintenant, je suis parmi des braves gens», il ajouta entre deux hoquets « Femme, si mon fils peut échapper de leurs mains, il faut qu'il aille rejoindre son frère à l'armée».

Monsieur le Doyen, à genoux auprès du moribond, l'invita à offrir sa vie pour la patrie. « Mais, est-ce que je vais mourir» dit-il «je veux aller moi aussi rejoindre mon fils». M. le Vicaire, présent lui aussi, lui administra les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction et, graduellement, il s'éteignit entre les bras de son Pasteur.

Le lendemain, vers 5 heures, nous revint une autre victime des barbares modernes, c'était un autre Visétois que l'on avait détaché du premier groupe pour le conduire vers le camp situé entre Moulant et Eysden; celui-ci profita du désarroi amené dans le camp par l'arrivée d'un

boulet de canon, il se sauva dans un jardin attenant à une maison et resta caché toute la journée; quand les soldats se furent tous éloignés, il se dirigea en longeant les haies vers la route d'où il échoua à l'hospice, où les amis l'invitèrent à se restaurer. Le fuyard n'avait pour vêtements qu'un lambeau de chemise et son pantalon découpé en plusieurs endroits, ses pieds étaient tout en plaies.

Nous assistâmes à une scène d'amitié bien touchante; comme je lui proposai de se débarbouiller, un ami d'enfance me supplia de lui laisser prendre ma place; je la lui cédai et, peu après, lorsque M. le Doyen accompagnant la femme de l'heureux délivré en fut informé, celui-ci en profita pour recommander la charité.

Pendant toute la journée et souvent la nuit, l'hospice servait de restaurant; je fis des hectolitres de café pendant cette inoubliable quinzaine, tout ce que nous avions de marmites, bouilloires et cafetières étaient remplies; Soeur Rosa me dit que notre maison était renseignée: au passage d'un détachement ou d'une compagnie, la troupe se reposait et, par groupe, venait se désaltérer, en plus il fallait remplir les gourdes; je ne pus, à ma honte, me vaincre qu'une fois pour présenter de la main une tasse à un soldat car chaque fois que je les frôlais, je me disais « c'est peut-être toi qui vas tuer mon frère»; alors les larmes aux yeux, je me contentais d'ouvrir et de fermer le robinet du grand récipient dans lequel je déversais toutes les bouilloires fabriquées à l'avance; pour le café, les soldats montraient rarement de la défiance, ce n'est pas comme pour l'eau: ce fut une joie pour les Visétois lorsqu'ils virent Soeur Odile qui voulait leur présenter un verre d'eau pris au robinet alimentaire, et que les soldats l'invitèrent à boire la première.

Beaucoup de blessés le 4 avaient été soignés au Collège; dès que le grand nombre fut évacué, M. le Directeur profita d'un moment de loisir pour nous faire une petite visite, il était accompagné de Monseigneur Bovens, ancien directeur; cette visite remit un peu de joie au coeur des plus attristés.

Les journées se passaient bien longues malgré la distraction du moment car on entendait le grondement du canon des forts qui ne cessait pas. De toute part, on discutait, les uns disaient «c'en est fait, la Belgique sera toute ruinée», d'autres disaient «mais enfin, nous avons une bonne armée, on ne se laissera pas battre ainsi», les anciens, car parmi eux se trouvaient de vieux militaires, reprenaient «oh, que non, les Allemands n'auront pas si facile d'avoir notre pays, ils ne sauraient pas prendre nos forts», au beau milieu de la discussion, apparaissait un casque et tous les hommes disparaissaient comme des moineaux. Plus d'une fois, je vis Thibaut, l'ancien gendarme, les larmes aux yeux, grinçant des dents, jeter vers les usurpateurs des regards qui ne disaient que trop bien qu'il eut voulu les renvoyer, aussi j'invitai sa femme à lui conseiller de ne pas trop se mettre en évidence; il eut été remarqué aussi bien qu'un autre voisin qui ne pouvait cacher sa colère en voyant tous ses biens détruits; un officier s'adressant à Soeur Rosa lui demanda «quel était cet homme?»; celle-ci lui répondit que c'était un homme de la maison et s'adressant au voisin, elle le pria d'indiquer à l'Allemand le chemin de la pompe car, à partir du 6 août, nous n'avions plus d'eau alimentaire. Les gens de Berneau avaient jugé bon de fermer la vanne et nous n'avions, pour nous alimenter, que l'eau d'une petite source recueillie dans un petit réservoir et que l'on devait pomper; pour comble, il fallait presque aller au bout de la prairie; c'était presque toujours ce bon voisin qui me cherchait l'eau pour faire le café, nous lui fîmes mettre un tablier bleu et l'appelâmes notre domestique.

Plusieurs nuits, nous arrivèrent des soldats belges en civil, c'étaient des échappés des combats qui avaient eu lieu; voyant notre drapeau, ils s'étaient hasardés à venir demander l'hospitalité; inutile de dire qu'ils furent bien traités, eurent bien à boire et à manger. Nous apprîmes avec fierté comment ils défendaient vaillamment la Patrie « Ah» me disait l'un d'eux «ils croient avoir

la Belgique ces sales choucroutes, ils n'en sont pas encore au bout car on se laissera tous mourir avant de se rendre»; un autre me disait « c'est dommage que j'aie dû me sauver, mais que je sois bien vite à Anvers, j'irais près du Commandant et bientôt je posséderais un fusil et je pourrais recommencer à tirer sur cette sale engeance». Nous dûmes les prévenir de se tenir tranquilles puisqu'à chaque instant nous recevions des visites de soldats.

Monsieur le Doyen arriva un jour transporté de joie « Deo gratias!! Le drapeau blanc flotte à l'église de Sarolay, les Allemands ont demandé deux heures pour ramasser les morts». Hélas, la joie devait être courte car la perte de Visé était jurée, les Allemands déversaient leurs déboires sur la population; les premiers jours, ils firent conduire tous les vélos dans la rue du Pont; ensuite, ce fut les armes que l'on détenait, on les fit jeter dans la Meuse; nous vîmes deux grands chars chargés de ces vélos qui s'en allaient vers l'Allemagne; par ci, par-là, une maison flambait, on avait toujours un peu plus peur et les nuits à l'hospice ne se passaient plus sans une démonstration ou l'autre: ou bien c'était une femme qui, dans un cauchemar, commençait à crier « Au secours!!», d'autres se réveillaient en sursaut et en en faisaient autant, Soeur Rosa passait donnant une tasse de café et tout rentrait dans le calme; une autre fois, c'était une syncope ou une indigestion d'un enfant qui réclamait la présence d'une Soeur; bref, c'était un vrai soulagement de voir l'aurore du jour qui, croyait-on, amènerait un petit changement.

Dès les premières heures du jour, j'éveillais le vieux jardinier et nous allions arracher la provision de pommes de terre; ensuite, en compagnie d'une voisine, j'allais traire les vaches qui, bien souvent, avaient changé de domicile et nous étions obligées de patauger dans la rosée, d'une prairie à l'autre, pendant quelques fois bien longtemps.

J'avais beau réparer la haie au moyen de branches que je coupais de l'orme renversé sur la pelouse, à chaque moment de la journée, on voyait arriver, de ci, de là, des soldats égarés ou envoyés en éclaireurs, ceux-ci arrivaient devant une haie, munis d'une hache, ils donnaient un coup de part et autre, deux ou trois coups de bottes et le Teuton avait son chemin frayé; inutile d'ajouter que nos vaches suivaient aussi ces chemins nouveaux.

Un major vint chercher un jour tous les hommes réfugiés à l'hospice et les obligea d'aller dans toutes les maisons de commerce enlever toutes les nourritures; les soldats accompagnaient bien entendu; le chef, fièrement campé sur son coursier, ouvrait la marche et vociférait comme un possédé, traitant son monde de chien, cochon, tête de bœuf, etc...les épiceries, café, pois, haricots, saucisses, jambons, chocolat, tout était enlevé des vitrines et des rayons et transporté dans le camion qui stationnait sur la rue; les boulangers ayant justement fini leur cuisson, on remplit deux camions de pains qui furent conduits, ainsi que les autres vivres, vers le camp des Allemands. La tournée avait été fructueuse pour les maraudeurs; le chef termina son épopée par l'enlèvement du drapeau national qui, déployé au mur de la gendarmerie, flottait, semblant narguer les hordes allemandes qui défilaient devant lui.

J'assistai à cette scène, des soldats furent envoyés à l'étage, un de ceux-ci, grimpé sur la fenêtre, enleva le drapeau et regarda le chef d'un air interrogateur; celui-ci, la voix tout enrouée, donna un ordre que l'autre ne comprit pas car il fit le geste de laisser descendre vers le sol; lorsque le chef, se débattant sur son cheval comme un homme atteint d'une crise épileptique, lui fit comprendre qu'il devait le rentrer à l'intérieur. Le lendemain, j'allai remettre notre drapeau à sa place et jusqu'au moment où les flammes le réduisirent, nous pûmes voir nos trois couleurs.

Beaucoup de ces Visétois qui avaient été pillés ainsi que d'autres prirent déjà la route de la Hollande; d'autres venaient grossir le nombre à l'hospice, où l'on était pas plus rassuré puisque,

jours et nuits, on recevait des visites incommodantes. Tantôt, ils arrivaient par bandes de dix au moins ou bien vingt ou trente, tous portaient le fusil baïonnette en avant et, leur premier mot, c'était toujours «On a tiré ici!!!»; ensuite, ils demandaient à boire ou bien ils cherchaient les francs-tireurs qui étaient cachés. Que de fois, je fis le tour de la maison : lorsque j'arrivais chez les femmes, c'est-à-dire au dortoir que l'on avait doublé, ils se disaient l'un à l'autre voyant les rideaux des lits «des malades! Ou des femmes!»; chez les vieux hommes, il faisait plus tranquille, entendant ouvrir la porte, l'un ou l'autre vieux poussait sa tête en avant et les soldats se disaient « des malades!»; ils redescendaient l'escalier et s'en allaient après avoir demandé le chemin. Les gendarmes belges avaient, en plusieurs endroits, fait tourner les bras des indicateurs ou bien les avaient enduits de chaux de sorte que, quoique munis de cartes militaires, les Allemands se trouvaient embarrassés.

J'assistai à une scène de pillage; un jour donc, vers 2h, arriva toute une bande qui allait visiter la gendarmerie; une des femmes, pauvre mère de 4 enfants me supplia de l'accompagner pour aller chercher chez elle des vêtements; nous arrivâmes dans la cour et nous fîmes signe à un soldat qui était là que nous voulions aller dans une maison; celui-ci nous précéda et avertit ceux qui, pour entrer, avaient brisé la porte et qui étaient en train de dépouiller le ménage; voyant son ménage tout en désordre, la femme se mit à pleurer; je constatai les armoires ouvertes, les tiroirs, ou renversés, ou bien posés sur la table, ou par terre, les services de table et à café éparpillés; papiers, nappes, serviettes, tout était tiré de sa place et jeté dans un coin; la pauvre femme, pas plus que moi, ne pouvait s'expliquer mais disait « Je vous en prie, laissez-moi prendre quelques vêtements pour mes enfants, prenez ce que vous voulez mais ne brisez pas mon ménage». Un des soldats, touché peut-être, lui tapa sur l'épaule et je compris qu'il disait que nous pouvions prendre ce que nous voulions; comme nous faisons signe d'aller à l'étage, il nous précéda, revolver au poing; dans tous les ménages, c'était le même gâchis; chez M. le Commandant, les soldats me reconnaissant m'obligèrent à prendre plusieurs épices qui se trouvaient dans l'armoire de cuisine. Après le départ de ces vandales, nous fîmes une tournée et nous vîmes que tout avait été fouillé, voire même les tiroirs de table, de machine à coudre, les mallettes des écoliers; au bureau, les livres étaient tous ou déchirés, ou jetés à terre.

Pendant que nous passions de la panique à l'espoir, les troupes avançaient sur Liège; les Belges firent donc sauter le gazomètre et nous fûmes plongés la nuit dans l'obscurité; pour comble, un officier vint nous dire que nous devons éclairer la maison afin que les troupes qui passeraient la nuit puissent venir se renseigner. Soeur Rosa mit donc une grosse lampe à la fenêtre de la chapelle et une dans chaque entrée. Comme nous ne faisons plus usage de lampes, tous les voisins allèrent chercher les lampes et les bidons à pétrole que chacun possédait; c'est ainsi que j'accompagnais plusieurs voisines, personne ne voulait sortir sans être accompagné d'une Sœur.

On nous amena, vers le 10 août, un jeune soldat appartenant au régiment des dragons; celui-ci, par suite de longues courses à cheval, avait la face interne de la cuisse gauche très enflammée; le médecin fit une incision et le laissa aux bons soins de Soeur Rosa. Le malade dormit deux jours presque sans s'éveiller, ensuite il fit la connaissance de son monde; voyant qu'il était en sûreté, il fut enchanté d'avoir Edouard pour compagnon et, en sa compagnie, il visita la maison, les alentours et lorsque arrivaient des compatriotes menaçants, ils étaient étonnés de voir un des leurs si bien à son aise chez nous; celui-ci se mettait à leur disposition pour chercher les francs-tireurs, ensuite il les conduisait à la cuisine où les passants se désaltéraient; c'était une sauvegarde pour nous, d'autant plus que M. le Docteur était venu nous dire de ne plus accepter d'autres blessés, qu'il était préférable de les envoyer au Collège vu que celui-ci était plus menacé que nous; toutefois, un officier nous amena encore un soldat que

les fusillades avaient rendu un peu toqué, il se disait capitaine et donnait continuellement des ordres à des soldats imaginaires. Soeur Rosa ne voulut le garder que 24 heures. Pendant le séjour du petit soldat, on eut recours plus d'une fois à son amabilité; il ne pouvait assez dire son étonnement en voyant tous les Visétois réfugiés à l'hospice qui se montraient si bien à son égard tandis qu'on les lui avait dépeints, ces braves gens, comme des monstres, desquels il fallait se défier; aussi était-ce lui qui disait, le premier, aux nouveaux venus «nous ne sommes pas ici chez des ennemis, ce sont tous braves gens, rien à craindre dans cette maison». Il resta huit jours avec nous; un jour matin, un chef le fit marcher devant lui et ne lui donna que le temps de ramasser son havresac, il ne put dire au revoir à personne.

Les nuits se succédaient les unes plus mouvementées que les autres; dès la tombée du jour, les sentinelles veillaient car on ne passait aucune nuit sans recevoir la visite de patrouilles; une nuit, entre autres, arrive un officier supérieur à cheval, entouré d'une vingtaine de soldats, baïonnette au canon; Soeur Rosa qui s'était avancée sur la pelouse, se trouva entourée d'un cercle de baïonnettes et sentit l'haleine du cheval sur son épaule pendant qu'elle répondait aux questions de son interlocuteur; une de nos sentinelles me dit après «Je n'ai pas encore eu si peur pour Soeur Supérieure que cette fois-ci» car Soeur Rosa, quoique inconnue des Visétois, fut dès le premier jour de la guerre, l'objet de l'estime générale; plus d'une fois, sa présence d'esprit fut pour tous une sauvegarde.

De temps en temps, on recevait des nouvelles sur l'avance des armées: les Allemands n'allaient pas si vite qu'ils l'avaient cru; ils résolurent donc d'en finir avec Visé qui, d'après eux, était cause de beaucoup de contretemps; on commença par détruire l'église, cette ancienne collégiale qui, un an auparavant, avait vu se dérouler de si belles fêtes en l'honneur de Saint Hadelin.

Dans la matinée de ce jour mémorable, le bruit en fut répandu par un officier; M. le Vicaire mit les vases sacrés en sûreté et sauva quelques stations lorsque, vers une heure de l'après-midi, les iconoclastes modernes arrivèrent, ils se dispersèrent sur la place de l'église et entrèrent dans toutes les maisons, revolver au poing, chassant toutes les gens dehors, brisant les crucifix, cadres religieux et autres, bousculant les hommes surtout. Plusieurs d'entre ceux-ci furent éloignés, enfin la bande ayant dispersé les habitants, l'ordre fut donné de faire sauter l'église et nous entendîmes deux détonations; peu après, nous vîmes la fumée qui consumait la maison du Seigneur.

Beaucoup de ces gens pourchassés vinrent échouer à l'hospice, les uns emportaient les choses les plus disparates, d'autres courraient affolés, cherchant un refuge; parmi ces pauvres femmes, une jeune mère, de huit jours à peine, avait été tirée de son lit à moitié vêtue, elle vint me remettre son enfant en s'évanouissant près de moi; une autre arriva, affolée, une poignée de billets de banque en mains, d'autres avec un crucifix, une statue de la Sainte Vierge ou de Saint Hadelin.

Nous n'étions pas trop rassurées lorsqu'un officier arriva brusquement dire à Soeur Rosa qu'elle serait prise en otage si elle ne livrait pas les francs-tireurs qu'elle cachait; celle-ci lui répliqua «Vous pouvez me prendre mais ne faites rien aux Soeurs et aux gens qui sont dans la maison». Il ne s'aventura qu'au rez-de-chaussée et s'en alla.

Peu après, un autre à cheval, c'était celui qui commandait la troupe qui avait opéré au village, il dit «Si, dans 10 minutes, le drapeau qui est là-haut n'est pas ôté, je fais sauter la maison». Ce drapeau qui était attaché à la flèche de la tourelle avait été fixé là-haut à la demande d'un médecin le second jour. Nos hommes grimpèrent bientôt sur le toit et firent descendre le drapeau sur le sol du jardin, quand peu après, arrive un autre officier qui demande pourquoi le drapeau de la Croix-Rouge est par terre; on lui donne l'explication, il s'en alla haussant les épaules.

Après des journées si mouvementées, tout le monde craignait encore plus la nuit; pour ma part, je n'allai pas dormir ce jour-là au lit, je m'installai sur deux chaises, le dos appuyé contre l'armoire dans notre beau réfectoire qui était déjà si petit et où on avait remis les sacs de lard, des caisses, etc.

Soeur Odile prit les uns et les autres comme appui tandis que Soeur Rosa avait un fauteuil grâce à Mlle Jeanne qui avait su le lui procurer, tandis qu'elle s'installait sur une paille à la cuisine.

Tous les jours, vers 6 heures du matin, passaient, venant de l'Allemagne, vingt à vingt-cinq automobiles grises ressemblant à des voitures de déménagement; vers 4h de l'après-midi, elles s'en retournaient bondées, fleuries et contenant le fruit du pillage des soldats qui circulaient en ville.

Que de scènes dont nous fûmes témoins et qui resteront gravées dans nos mémoires. Je me rappelle encore celle-ci: me trouvant, avec Soeur Rosa, sur la porte d'entrée de gauche, un officier supérieur chamarré de croix et de médailles arriva sur nous, braquant son revolver, nous dit que nous avions tiré sur lui; un soldat qui l'accompagnait eut même l'audace de dire «si, si, la balle passée là» et il montrait le pavillon de son oreille droite. Nous répliquâmes que nous n'avions pas d'arme; après avoir fait une inspection au rez-de-chaussée, ils nous quittèrent pour rentrer dans la cour mais nous l'ignorions. Soeur Rosa, fatiguée, se dirigea vers la salle ambulance pour se reposer lorsque, à peine assise, elle jeta un cri effrayant qui me fit retourner et je vis la fenêtre qui s'ouvrait lentement comme si un être mystérieux la poussait et une main braquant un revolver se montra.

Je criais tout en avançant vers la fenêtre par la droite, le militaire retira sa main armée et je reconnus l'officier que nous venions de quitter. Soeur Rosa, pâle comme une morte restait la figure égarée, immobile sur la chaise; il eut la politesse de faire ses excuses et je me retirai.

Le mercredi 12 août, plusieurs officiers vinrent demander à déjeuner; tous les jours, on en avait restauré quelques unités; ce jour-là, ils étaient cinq; après qu'ils furent rassasiés, l'un d'eux s'adressant à Soeur Rosa, lui demanda si elle prendrait des Soeurs dans la maison; ne soupçonnant pas le projet de l'Allemand, Soeur Rosa répondit « Oh oui, toutes les Soeurs peuvent venir». L'Allemand s'en alla et peu de temps après une femme accourt vers moi me disant « Venez, Soeur, voir toutes les Soeurs qui montent la route». Je sortis au jardin et je reconnus les 7 Soeurs du Collège et une Dame qui marchaient au pas de course, le livre de prières sous le bras, entourées d'une douzaine de soldats, baïonnette au canon.

J'allai jusque la route et demandai à la Supérieure «Venez-vous chez nous?» elle me fit signe qu'elle l'ignorait tandis que l'officier, que je reconnus, fit entrer le groupe dans la barrière et introduisit les Soeurs à la maison; il mit, ensuite, 4 sentinelles aux 4 coins et les autres restèrent en chemin dans la cour pour relayer leurs collègues.

L'officier, après avoir donné ses ordres, s'en allait lorsque, me trouvant au jardin, je le rencontrai « Vous, Soeur» me dit-il « pas promener» « Non, non» répondis-je, « je n'ai pas le temps», il reprit « Vous pas promener»; je le laissai partir et continuai ma besogne; ce ne fut que lorsque je fus rentrée à la maison que Soeur Rosa me dit que nous étions otages. Je m'en aperçus lorsque je voulus aller traire, nous eûmes bien de la peine de faire comprendre à la sentinelle que nous ne nous sauvions pas.

Monsieur le Doyen et Monsieur Meurice, l'estimable bourgmestre, ainsi que la Supérieure et une Soeur des Soeurs de Notre-Dame étaient aussi otages et gardés à la ferme Bischoff, sur la route de Berneau.

Nous restâmes 2 jours et 2 nuits; pendant l'une de celles-ci, nos sentinelles essayèrent encore

une belle panique: dans le silence de la nuit, on entendit creuser la terre! Les soldats étaient tous munis de différents outils, on le savait; comme il avait été question de faire sauter la maison, le travail qui se faisait était certainement pour préparer l'action; de l'intérieur, par la porte entrebâillée, on entendait très bien les coups de bûches, personne n'osait sortir; finalement, informée, je proposais d'aller voir par les trous faits dans la véranda, qui devaient se trouver juste en face d'où paraissait venir le bruit insolite; un courageux se dirigea avec précaution et constata qu'un homme creusait la partie supérieure de la terrasse, en face de la maison, du côté de la cour; le matin, quel ne fut pas le soulagement de nos gens en voyant l'ouvrage fait la nuit: le soldat philosophe, sans doute, avait jugé bon de se creuser un siège dans la terre et, de faction ou non, il restait assis, méditant sur la guerre bien sûr.

Un soldat vint dire le vendredi matin que les prisonniers étaient libres. En conséquence, les Soeurs retournèrent au plus vite au Collège; elles avaient fait une belle pénitence, ces bonnes Sœurs, habituées au travail: elles me demandaient de la besogne, elles ne pouvaient pas rester continuellement à la chapelle où elles s'étaient réfugiées; la nuit, elles s'étendaient sur les matelas de la gendarmerie dont nous avions mis une partie dans l'un des parloirs; pour les repas, elles venaient dans notre réfectoire où elles n'avaient, certes, pas trop de place. L'après-midi, on annonçait le retour des autres prisonniers, j'allai serrer la main de ces Messieurs qui bien heureux s'en retournaient.

Comme nous voyions déboucher là-bas sur la route de Berneau, un cavalier arriver près de l'entrée, celui-ci demanda le Pastor et le Maire à Soeur Rosa. Elle lui dit qu'ils étaient chez eux, le coursier éperonna son cheval dans la direction indiquée et quelques minutes après, nous vîmes le Pasteur et le Maire remonter la rue de la Fontaine et redescendre la route de Berneau, aussi vite qu'ils pouvaient car, du haut de sa monture, ce barbare appliquait des coups de crosse de fusil dans le dos de ses victimes qu'il conduisit à Navagne hameau, près de la frontière hollandaise, où pendant près de deux mois, ces respectables otages furent l'objet de la barbarie teutonne.

Malgré toutes leurs menées, les Allemands prétendaient être de bons voisins et quand ils nous rendaient visite, ils demandaient pourquoi tout ce monde était réfugié à l'hospice; ils disaient que l'on devait retourner chez soi et laisser la porte ouverte, que lorsque les soldats se présenteraient, il fallait les laisser entrer, qu'ils ne nuiraient pas.

Sœur Rosa pria donc le gros de la foule de vouloir retourner dans ses foyers; la nuit du 14 au 15, il ne restait que quelques voisins avec nos sentinelles.

Monsieur le Vicaire avait réuni les fidèles pour la fête de l'Assomption dans l'ancienne chapelle du couvent des Sépulcrines, abandonné à la dernière révolution et qui avait été transformé en école moyenne. Le saint sacrifice ne s'y célébra que ce jour-là car le soir tout le quartier flambait ainsi que l'ancien monument qu'était l'hôtel de ville.

Sur les routes, le défilé des armées ne cessait pas avec une ponctualité et une discipline admirables: lorsqu'une charrette s'arrêtait par suite du non fonctionnement d'un frein, le conducteur levait le bras et les suivants s'arrêtaient comme par enchantement, les automobiles lançaient un coup de cornet assourdissant et, immédiatement, on voyait les chauffeurs tourner le volant. Plusieurs détachements continuaient à passer, plusieurs soldats qu'Edouard questionna assuraient qu'ils étaient en France. « Oui » qu'il leur fut répondu « dans la France-Belgique ». « Mais non répondaient-ils, nous faisons la guerre avec les Français pas avec les Belges ». D'autres disaient que les troupes allaient en partie par la Hollande pour arriver plus vite à Paris. L'un d'entre eux, un peu plus lettré, me dit un jour « vous Sœur, France - Non, Monsieur, je suis Belge ». Ah qu'il reprit en posant sa main à plat et indiquant le sol « Belgique toute partie, France toute partie! » en descendant sa main toujours plus bas; « Allemagne uber

alles en se relevant sur les pointes des pieds ». La scène était si comique que je me retournai pour ne pas lui rire en pleine figure.

Les Visétois ne tardèrent pas de revenir dans l'après-midi et vers le soir c'était le même calme que précédemment. Vers le soir, des officiers vinrent demander à loger. Soeur Rosa leur offrit le petit parloir. Vaincue par la fatigue, j'étais montée à notre chambre à coucher, par surcroît une femme s'était accouchée au grenier à côté de nous. Lorsque je fus endormie, une fusillade sans précédent commença à côté de la maison; j'étais dans notre lit, ne pouvant maîtriser mes nerfs, fuir était impossible, les balles pleuvaient sur le toit et le grenier que j'aurais dû traverser n'était pas plafonné, le plus prudent pour l'instant était de se garantir la tête sous les couvertures et de se confier en la divine Providence; c'est ce que je fis, la fusillade diminua insensiblement et j'entendis la foule se ruer à la maison; je fis un somme et je me levai, j'allai voir au plus tôt si toutes nos vieilles gens vivaient toujours; je constatai le passage de balles dans plusieurs carreaux des fenêtres donnant sur la route.

Dès le matin, ce fut une vraie procession vers la Hollande; ces braves gens qui lorsqu'ils étaient retournés dans leur maison, avaient arboré des drapeaux blancs. De l'hospice, le coup d'œil de la rue de la Fontaine était symbolique: les uns avaient mis des essuie-mains, des mouchoirs, le tout pendu à une grosse baguette; on eût dit la rue garnie pour circonstance!

Ces caravanes qui se formaient souvent à l'hospice étaient des plus originales: souvent, c'était le grand-père qui ouvrait la marche, le bâton noueux à la main ou supportant un paquet au dos, de l'autre main, il conduisait un enfant, venaient ensuite jeunes gens et jeunes filles portant les choses les plus diverses comme pendule, instrument de musique ou statue, etc; ceux-ci avaient pris soin de revêtir manteaux d'hiver, guêtres et celles-là, sur des vêtements ordinaires, des manteaux et des fourrures, elles s'éloignaient, les cheveux en désordre, et pleurant à chaudes larmes; les mamans terminaient poussant devant elles ou bien une brouette, ou une voiture d'enfant dans laquelle on avait entassé quelques nourritures et des vêtements par-dessus; les enfants entouraient les mères, souvent une fillette portait le nourrisson, tandis que les hommes s'éloignaient par des chemins détournés pour se retrouver en Hollande; la caravane avançait, croisant l'armée allemande le long de la route vers la frontière où elle espérait trouver le calme après les tristes jours passés au foyer familial ou voisin.

Le moment où nous avons eu le plus peur, ce fut le 16 vers 5 heures de relevée alors que j'étais allée traire nos vaches dans la prairie ; sur la route, en face de nous, les maisons étaient en flammes; au-dessus de nos têtes, des avions allemands évoluaient à quelques cent mètres, il y en avait 12; sur les routes, le cor sonnait une sonnerie qui ressemblait à un écho d'outre-tombe, à la gendarmerie des pétards faisaient explosion. Nous fûmes indécises pendant un certain temps, nous ne savions si nous devions retourner à la maison ou nous cacher derrière la haie, enfin nous vîmes sortir des connaissances et circuler dans la cour à l'ordinaire et nous décidâmes à rentrer. Ce n'était pas la première fois que nous avions vu des avions allemands, tous les jours vers 11h, les dépêches arrivaient renseigner les troupes en marche; voici comment se faisait l'opération: l'aviateur descendait à une petite distance du sol, il rasait les arbres, de la nacelle il laissait, pendant un certain temps, se dérouler une banderole aux couleurs nationales, ensuite il tournait 8 tours au-dessus de la maison; pendant ce temps-là, un officier se détachait du groupe en marche ou bien un cycliste arrivait dans la prairie et très peu d'instant après la banderole se repliait pour faire place à une autre de couleur sombre au bout de laquelle était attaché un carnet. Me trouvant un jour à proximité de l'officier qui déroulait la bannière qu'un voisin avait ramassée dans la prairie, je vis que c'était de l'écriture ordinaire qui couvrait les pages du carnet.

Il n'y avait pas que les Allemands qui nous rendaient visite; un jour, Soeur Rosa fut comme électrisée en voyant passer une automobile de la Croix-Rouge à laquelle flottait le drapeau hollandais: «Voyez donc» s'écria-t-elle «le drapeau de Hollande». Les Messieurs qui

voyageaient ainsi, parcourant la Belgique, n'étaient autres que des médecins de Maestricht qui avaient formé un comité pour soigner des blessés de toutes nations, qu'ensuite ils expédiaient après les premiers soins donnés vers les camps d'internement. Ces Messieurs vinrent aussi visiter la maison et voyant notre belle collection de vieillards et d'infirmités, ils nous dirent qu'ils pressentaient le moment que nous devrions aussi partir pour l'exil, aussi nous offrirent-ils leurs autos et l'hospitalité la plus cordiale en leur patrie. Madame Dubois fit prendre sa mère et le lendemain Madame Gathoye prit le chemin de l'exil, c'était les plus proches voisines, la peur les avaient rendues bien malades, toutes deux étaient sans rien, leur maison et tous leurs biens étaient anéantis.

La nuit du 15 au 16 fut une des plus terribles; des officiers couchaient à la maison, une fusillade se fit vers minuit sur la route de Berneau dans la direction de Visé, les soldats se canardaient à qui mieux mieux; Soeur Rosa fit demi-tour vers la chambre où reposaient les chefs, frappant à la porte, elle leur dit « Allez, donc, Messieurs voir ce qui se passe, vos soldats se tuent l'un l'autre ». Ils s'empressèrent de courir vers le lieu indiqué, ils allaient à moitié éveillés, s'entourant de leur manteau mais arrivés sur les lieux, ils avaient retrouvés de la vigueur pour crier sur les soldats; ils donnèrent des ordres que l'écho de leurs voix rapporta vers l'hospice et qui fit frémir les témoins.

Dans la matinée du 16 août, on voyait s'élever des nuages de fumée: c'étaient la rue Basse, la rue du Pont et d'autres rues qui flambaient; la situation devenait des plus critiques, aussi toute la journée les caravanes se suivaient prenant le chemin de l'exil. Les femmes de la Gendarmerie nous quittèrent aussi. Vers le soir, des soldats qui faisaient les patrouilles en ville, chassèrent tous les habitants vers la place de la gare; hommes, femmes et enfants furent entassés là jusqu'au matin; vers la levée du jour, on sépara les hommes et on chassa les femmes et les enfants dans toutes les directions, plusieurs vinrent échouer à l'hospice avec leurs mioches. Plusieurs hommes avaient été attachés aux arbres du boulevard et à la colonne sur la place de la Gare, ils furent fusillés.

Vers 9 heures, nous vîmes passer un premier groupe, environ 250, ils marchaient 8 de front, entourés de soldats, baïonnette au canon.

Vers 4 heures de relevée, un deuxième groupe plus nombreux, environ 450, ils étaient 695 en tout; nous reconnûmes Monsieur l'Abbé Lenssen qui fut molesté tout le chemin; ni son habit, ni sa dignité ne furent respectés et pendant des mois, ce bon prêtre releva le courage de ses compatriotes jusqu'au jour où rappelé par son Evêque, il revint à son poste. Parmi ces malheureux que le sort exilait loin des leurs étaient des pauvres pères dont la femme et les enfants se lamentaient à leur passage et ces innocentes victimes des soldats du Kaiser avaient le courage de crier « Ne pleurez pas les femmes, on ne nous fera aucun mal, bon courage, nous reviendrons, au revoir les enfants ».

A peine avions-nous vu défiler nos compatriotes qu'un groupe de soldats commandés par un major vint nous dire le refrain habituel, ensuite il demanda à se loger convenablement sinon il ferait sauter la maison. Nous n'avions qu'un lit à lui offrir dans l'infirmerie que les femmes venaient de quitter; la chambre était dans un tel désordre que ce M. s'en détourna avec mépris en y entrant; je l'accompagnais avec Mlle Jeanne, je dis à celle-ci « ne pourriez-vous le loger chez vous? ». Jeanne le lui proposa et l'intrigué accepta d'aller voir: c'était 3 chambres qu'il demandait, une pour lui, Major, une pour le Lieutenant et une pour le Médecin et des soldats de garde se contenteraient d'un matelas. Jeanne qui pouvait disposer de 3 chambres sut contenter cette dignité allemande. Quand il eut fait une reconnaissance des lieux, il commanda un bon dîner. Jeanne qui s'expliquait en allemand lui répondit qu'elle n'avait rien à la maison, si ce Monsieur voulait lui donner le temps de se fournir mais « je ne sais où aller », dit-elle, « personne n'ose circuler ». « Pas de tout ça, reprit l'Allemand, les soldats feront la cuisine, veillez à ce que rien ne manque sur la table, vous et votre frère êtes otages, si on tire sur nous, vous serez

fusillés après». Jeanne se mit à la besogne pour préparer le nécessaire, je lui prêtai une chose et l'autre, les soldats commandaient, nous parvînmes à les contenter facilement d'autant plus qu'un camion militaire arriva stationner en face de la porte et qu'il amenait de la nourriture en quantité.

D'autre part, les soldats qui avaient la mission d'incendier la ville, faisaient de la besogne et pendant que Jeanne allait et venait, la maison à côté de chez elle commençait à brûler; ce que voyant, Jeanne alla près du Major qui, installé dans le fauteuil, étudiait la carte et lui dit «Monsieur, les soldats ont le dîner prêt, vous n'avez plus besoin de moi, je vais retrouver mes parents, je ne veux pas brûler ici» « Comment ça ?, reprit-il. «Mais », reprit Jeanne, la maison d'à côté est en feu, dans une demi-heure celle-ci va brûler aussi». Notre hôte s'empessa de donner des ordres pour éteindre le feu à l'instant, mais le lendemain, dès que les soldats eurent emballé leurs marchandises, ils mirent le feu aux deux maisons.

Pendant la nuit, vers 11 heures, une trentaine d'automobiles s'arrêta sur la route ; une des machines entra dans le jardin; dans le silence de la nuit, ces machines au moteur ronflant, dont les phares lumineux jetaient des lueurs éblouissantes, inspiraient aux veilleurs une véritable panique.

Soeur Rosa accompagnée de Mme Jeanne prirent leur courage à deux mains pour aller voir ce que signifiait cette halte ; elles allèrent jusqu'à l'entrée du jardin et constatèrent que les autos transportaient des gradés de l'armée allemande, des dames, des chevaux ; elles ne questionnèrent personne car, au plus vite, elles rentrèrent en invoquant la Sainte Vierge, un des voyageurs était sorti d'une voiture et criait de toute la force de ses poumons sur plusieurs chauffeurs qui avançaient, ensuite reculaient leur machine ; finalement, après avoir vomi toute sa lave, l'Allemand rentra d'où il était sorti et les autos démarrèrent dans la direction de la gare.

Dès le matin, les patrouilles se succédaient à une heure ou deux d'intervalle ; une d'entre elles demanda un homme pour aller ouvrir les portes dans la maison du Bourgmestre que les soldats voulaient visiter; Edouard fut requis et faisant bonne contenance il se mit à la disposition du major qui commandait l'expédition ; arrivé à destination, c'était la porte de la cave qui était fermée mais dans celle-ci se trouvait des francs-tireurs. Edouard dit aux poltrons « Vous pouvez me prendre avec vous si vous trouvez un homme là-dedans » ; un coup de botte brisa la porte et les soldats armés descendirent chercher en vain les ennemis ; Edouard n'était pourtant pas libéré quoique s'expliquant très bien avec les Allemands ; ceux-ci se montraient défiants d'autant plus qu'en face, dans la distillerie Hardy, les soldats faisaient exploser les bonbonnes d'acide employées pour la fabrication des eaux gazeuses et que les éclats venaient retomber parmi le groupe qui stationnait devant la porte d'entrée.

Ce que voyant, Edouard se mit le plus près du major ; celui-ci ignorant l'intention d'Edouard lui demanda « Pourquoi venez-vous près de moi ?»

Edouard répondit « Il me semble que je suis plus en sûreté près de vous, là-bas je pourrais recueillir des éclats de verre et je n'y tiens pas, je ne crois pas que près de vous, il y a à craindre une maladresse d'un soldat ».

Le major s'informa d'où venait et ce qui produisait cette pétarade ; après l'avoir renseigné, Edouard dit « Monsieur, je ne puis retourner chez moi, veuillez me faire accompagner ». Le vieux se ravisant lui demanda « Tiens, vous n'êtes pas militaire, vous êtes en âge cependant ? » « Oui, Monsieur, j'ai été réformé » « Où êtes-vous maintenant ? » « Je suis réfugié avec mes parents chez les Soeurs, ma maison est brûlée ! » Satisfait, l'Allemand appela deux soldats qui ramenèrent Edouard à l'hospice.

Pendant la journée du 17, la rue Haute fut incendiée, la place du Marché l'après-midi également

ne formait qu'un immense brasier ; vers 2 heures, arriva une nouvelle bande qui allait se distinguer par sa sauvagerie ? A côté, sur la route de Berneau, une petite villa très coquette était habitée par M. et Madame Wisimus, personnes qui dépassaient la soixantaine ; Madame était partie en Hollande avec sa fille et les enfants de celle-ci. Le grand-père, confiant, se distrait en regardant le défilé des armées et lorsque fatigué, il rentra à l'intérieur, il avait soin, suivant l'avis, de laisser sa porte toute grande ouverte. Les soldats reçurent l'ordre d'aller visiter cette maison ; le vieux était couché négligemment, habillé, sur son lit ; les soldats firent irruption dans sa chambre, l'un lui enfonça la baïonnette dans le flanc droit lui faisant une blessure de 7-8 centimètres de long sur 2 centimètres de large ; un autre tira un coup de revolver dont il ne reçut qu'un éclat au-dessus de l'arcade sourcilière droite ; à moitié assommée, la victime fut traînée jusque dans la cour de l'hospice où les brutes l'obligèrent à rester debout les bras levés. J'arrivai par hasard de ce côté lorsque je reconnus le malheureux voisin soutenu par les avant-bras par deux soldats. Je m'approchai et, le voyant si pâle, je lui demandai « êtes-vous blessé ? ». Il fit signe que oui « Perdez-vous beaucoup de sang ? » nouvelle affirmation. Je rentrais chercher une chaise que je m'empressai d'aller lui présenter, mais je dus rebrousser chemin au plus vite ; le groupe de soldats qui stationnait à la barrière s'avança sur moi, baïonnette en avant. Je ne me tins pas pour battue car apercevant Soeur Rosa qui causait avec un médecin, j'e l'abordai et lui dis : « Avez-vous vu le pauvre vieux Wisimus dans la cour ; les soldats l'ont blessé et ils ne veulent pas me laisser approcher pour lui porter secours » Soeur Rosa se dirigea vers la cour, suivie du médecin qui, sachant le français, m'avait compris ; celui-ci fit transporter le blessé dans la salle et l'examina ; il nous dit que nous pouvions le soigner, ensuite il ajouta s'adressant à Soeur Rosa « Si cet homme se guérit, faites-le disparaître ». Je m'empressai de soigner de mon mieux notre bon voisin mais, hélas, nous étions presque tout à fait dépourvues ; à différentes reprises, on avait donné différentes choses, le pansement fut bien fait mais je n'avais rien à lui donner pour calmer ses intolérables douleurs ; le pansement n'arrêta guère l'hémorragie, il aurait fallu la main d'un chirurgien pour faire la suture des vaisseaux lésés. Si, d'une part, il m'était impossible de donner les soins que réclamait l'état critique de notre blessé, sa mort, sa résignation chrétienne, son patriotisme m'édifièrent beaucoup et ce fut en pardonnant à ses bourreaux, en invoquant la miséricorde du Seigneur car il était impossible de quérir un prêtre et en offrant sa vie pour la patrie que, vers 1 heure du matin, après avoir enduré d'intolérables souffrances, il expira.

Soeur Rosa, vaincue cette nuit-là, avait consenti de s'étendre sur une paille dans le petit cabinet à côté, je restai debout toute la nuit, tantôt près du mourant, tantôt sur la pelouse ; le spectacle qu'offraient les alentours était terrifiant et grandiose à la fois ; la rue de la Fontaine était toute en flammes ; en face, la maison Gathoye, la maison Roujob, les grosses piles de bois dans le jardin attenant à celle-ci lançaient des flammes qui mesuraient une trentaine de mètres ; par instant, elles venaient lécher la maison Laloux sur la route de Berneau, le chalet Wisimus flambait, la ferme Lambert à côté aussi ; sur la route de Bombaye, les maisons achevaient de se consumer ; par instant, une gerbe de feu sortait des décombres et illuminait un instant les murs branlants ; le crépitement du feu qui consumait les alentours, le bris des vitres que la chaleur faisait éclater, l'écroulement des planchers offraient aux spectateurs de cette scène de sérieuses réflexions.

Tous nos veilleurs étaient sur pied, debout sur la pelouse ou assis sur les marches de l'entrée et tandis que nous déplorions notre triste sort, les soldats en face de nous avaient éclairé toutes les fenêtres de la gendarmerie et y faisaient un vrai régal de réjouissances à leur mode ; les armoires, déjà vidées auparavant, se remplissaient des ustensiles les plus divers ; les vêtements, le linge empaqueté, la vaisselle volaient en éclats par porte et fenêtre ; enfin, la sonnerie du cor vers la matinée les rappela à l'ordre.

Cette nuit mémorable entre toutes fut encore agrémentée des crises de nerfs et des cris de nos

réfugiés car, au réfectoire, des femmes où se trouvaient en grand nombre les réfugiés. L'éclairage de l'incendie voisin était tel que facilement on eut pu jouer aux cartes, tantôt c'étaient des cris de frayeur lancés par quelqu'un qui s'éveillait croyant que la maison était en feu, tantôt c'était l'une ou l'autre qui maudissait le sort ou bien une pauvre mère affectée du départ du père ou d'un fils éclatait en sanglots ; ce n'était pas gai, enfin le jour naissant, les caravanes se mirent en route de bonne heure, du fait le nombre diminuait mais il en restait encore toujours.

Soeur Rosa commençait aussi à trembler, quoiqu'elle eût gardé bonne confiance en l'assurance de quelque officier honnête qui lui promettait toute sécurité ; il fallait songer à nourrir notre monde, or les boulangers étaient prisonniers, nous ignorions que le faubourg de Souvré n'avait pas été brûlé, elle me dit « il nous faudra aussi partir ?! Mais avant, j'irai prendre conseil chez M. le Directeur au Collège ». Elle partit vers 8h du matin et revint bredouille vers 10h : l'armée allemande défilant, elle ne put traverser la route, arrêtée à chaque instant par les officiers qui braquant le revolver lui demandaient où elle allait ; nos promeneurs stationnèrent ainsi sur la route de Berneau à la rue de la Gare et lorsqu'ils remontèrent vers l'hospice ils furent effrayés en voyant l'épaisse fumée qui se dégageait de la gendarmerie et leur cachait l'hospice ; ils eurent la pensée que c'était bien fini du quartier, heureusement la Divine Providence veillait sur nous : quoique menacée, la maison était toujours debout et, aussitôt rentrée, Soeur Rosa se mit à faire ses préparatifs.

Nous commençâmes par les ornements ; Soeur Rosa prit des taies à carreaux rouge et blanc, tourna les vases sacrés dans les petits linges d'autel ; elle choisit les plus belles aubes et les plus beaux surplis, fit un paquet et apprêta une housse pour prendre le ciboire renfermant les Saintes espèces, en cas d'alerte le plus précieux serait emporté.

Pendant la journée, les visites domiciliaires se succèdent toujours plus désagréables les unes que les autres ; Soeur Rosa fut encore une fois menacée d'être prise comme étage si elle ne livrait pas les francs-tireurs qu'elle cachait et pour mieux raffermir leurs menaces, un officier accompagné d'une dizaine de soldats arriva porteur du costume et du havresac d'un soldat trouvé dans le chemin près de notre jardin ; la veille, nous avons vu un soldat échanger son costume militaire et revêtir un costume de civil, ensuite il sauta la haie et traversa la prairie voisine ; pour ceux qui firent cette trouvaille, c'était nous qui l'avions supprimé et s'adressant à Soeur Rosa, l'officier lui dit qu'il allait faire sauter la maison si elle ne disait pas ce qu'elle avait fait de l'homme porteur du costume qu'il avait trouvé ; celle-ci répondit que nous ne faisons pas la guerre, nous laissons les soldats se battre et que nous nous contentions de les soigner, venez voir notre ambulance et nos vieilles gens. Sur ce, la visite qui devait rassurer les poltrons se fait et ils nous quittent, oubliant les menaces précédentes.

Les Messieurs de la Croix-Rouge hollandaise vinrent nous rendre une nouvelle visite et convinrent de venir nous prendre le lendemain ou surlendemain au plus tard ; ils arriveraient avec 4 grandes automobiles pour prendre les vieilles gens et des provisions ; ils croyaient même pouvoir prendre dans l'après-midi une partie des infirmes mais ils ne purent circuler avant le surlendemain à cause du défilé des armées allemandes qui ne cessa pas pendant 2 jours et une nuit.

Soeur Rosa croyait aller quelques jours en Hollande jusqu'à ce que le plus gros fut passé, disait-elle ; en conséquence, elle dit au personnel de mettre ses habits du dimanche, que nous allions partir aussi, elle nous fit faire un petit paquet et elle recommença ses préparatifs.

Edouard qui épiait toujours les Allemands avait entendu ceux-ci à plusieurs reprises nous menacer ; ils voulaient la maison à tout prix pour faire une douane et un entrepôt, si nous résistions, ils feraient sauter la maison ; celui-ci nous pressât de partir mais ne nous avoua que bien longtemps après ce qu'il savait. Un autre motif pour lequel il fallait partir était que nous n'avions plus de pain, plus de viande à moins que de tuer nos poules et nos lapins, nous ne recevions pas de nouvelles, on ignorait si Liège était encore debout après avoir vu brûler Visé et les alentours ; on avait tout lieu de supposer que, sur le parcours des armées, celles-ci ne laissaient rien debout, il fallait fuir au plus vite, sauver sa vie au moins et celle des vieilles gens confiés à nos soins ; il n'y avait qu'une solution, aller vers la Hollande.

J'allai faire une visite chez nos vieux pour donner les vêtements à l'un et à l'autre ; je leur dis de faire un paquet de tout ce qu'ils voulaient garder, de se vêtir de deux costumes si possible et de se tenir prêts à partir ; les vieilles femmes faisaient des paquets de leurs vêtements, enveloppaient le tout dans les housses, couvre-lits, essuie-mains, l'empressement allait bon train.

Le 18 août, il n'y avait plus de pain à la maison; heureusement, j'avais fait, les jours précédents, une petite provision de pommes de terre qui servit pour deux repas ; pour le café, les quelques voisins qui étaient restés avec nous partagèrent quelques croûtons avec nos vieilles gens. Quant à nous, il y avait beau temps que nous ne prenions plus de repas quoique l'armoire du réfectoire renferma toujours de quoi manger ; le train de vie que l'on avait, nous empêchait de prendre nos repas comme d'habitude ; pour y suppléer, Soeur Rosa, qui n'avait jamais d'appétit, se soutenait de café noir : une petite cafetière lui était destinée et la voisine avait bien soin de soigner la tasse de Soeur Supérieure ; souvent, je lui additionnais des jaunes d'oeufs, mais c'était à son insu car elle n'en voulait pas ; Soeur Odile mangeait un morceau quand la faim lui faisait prendre la direction de la cuisine car elle était toujours invisible à moins que lorsqu'il fallait renseigner ou pourvoir les Allemands d'une nécessité qui était toujours emportée, telle que des seaux, des essuie-mains, etc.

Pour ma part, je me nourris de fruits et de bière ou de vin dans lequel je faisais passer des œufs crus ; pendant la quinzaine, nous ne mangeâmes pas un pain pour nous trois.

Voyant que nos bons Hollandais n'arrivaient pas, Soeur Rosa fit de nouveaux colis et, aidée d'Edouard et de M. Biemeau, on remit les gros morceaux de lard dans une malle et on redescendit celle-ci ; 10 kg de café et de sucre, cuillères, fourchettes, couverts, quelques bouteilles de vin de messe et quelques petites utilités, de quoi remplir, avec un peu de linge, trois grandes malles. De mon côté, je me rendis à la cave, j'enterrai les pots de verdure dans la houille, nous avons fait la provision de beurre, 2 gros pots furent mis sous un tas de paille , un troisième fut mis dans la petite cave sous une tine à lessiver ; celui-ci fut retrouvé par Soeur Odile à son retour, les deux autres étaient disparus et tout le reste aussi.

Le 19 août fut salué comme les journées précédentes ; dès l'aurore, les estafettes militaires nous rendaient visite et devenaient si pas plus arrogantes, plus impertinentes pour nous et si ce n'eût été le respect de ma robe, je ne sais ce que j'aurais fait...je dus contenir mon indignation qui débordait si bien que les voisins, charitablement, me disaient de ne pas trop montrer ma colère pour éviter un plus grand mal.

Vers 8h du matin, un officier arriva, accompagné d'une dizaine de soldats porteurs de marmites en fer blanc de petites dimensions, empilées les unes sur les autres ; celui-ci cherchait une cuisine pour faire la popote des officiers qui allaient arriver ; il jugea la cuisinière convenable et, avec l'assentiment de Soeur Rosa, donna l'ordre aux cuisiniers de pourvoir au nécessaire ; quelques instants après arrivent des soldats, l'un portant un quartier de bœuf sur l'épaule,

l'autre une hache, ils se dirigent vers l'arrière-cuisine, je leur montre le billot, un des soldats s'empare de notre hache, l'autre saisit un grand couteau, un autre cherche la machine à hacher la viande et tous à l'ouvrage pendant que le cuisinier retroussait ses manches et faisait faire un bon feu ; les morceaux étaient prêts à mettre dans la marmite ; je dus mettre à leur disposition batterie de cuisine, épices, etc...ceux qui étaient arrivés les premiers étaient passés à la cour et se dirigeaient vers la prairie où ils creusèrent de petites tranchées ; d'autres arrivaient portant des morceaux de bois calcinés, des tables, chaises, des armoires de toutes sortes ; on découpa l'armoire de cuisine apportée en morceaux, les haies des alentours furent visitées et on fit du feu dans les tranchées, au-dessus on suspendit les marmites et bientôt le pot-au-feu commença à fumer. Les aides à la maison firent de bonnes petites boulettes que le cuisinier faisait frire dans la poêle chauffée sur le réchaud à pétrole que je lui avais cédé ; après cela, il découpa de belles tranches d'un foie de bœuf et faisait déjà les parts pour tout son monde ; il m'offrit, quand il eût fini, le restant du foie et les gras et autres déchets de viande que je m'empressai aussi de faire cuire après son départ qui n'arriva que vers midi.

Le matin pour déjeuner, comme nous n'avions plus de pain, je fis la visite des armoires et avec du cacao, je fis une grande quantité de chocolat que je distribuai à tout le monde ; j'avais beaucoup de lait et plus d'acheteur, c'était du nouveau, les vieux s'en trouvèrent bien. Dès le matin, j'avais cuit une grande casserole de riz qui nous restaura pour notre dernier repas à l'hospice ; nous avons quelques bocaux renfermant des prunes, les Allemands avaient souri en voyant l'aubaine, je l'avais vu, je priai un voisin de descendre les bocaux et nous partageâmes le tout ; le menu fut donc une assiette de riz, une tranche de foie rôtie et 2 cuillères de prunes ; après cette collation, plusieurs voisins nous quittèrent, les uns pour se fixer là-bas aux frontières, d'autres allèrent prévenir M. le Comte de Geloës ; Edouard qui ne savait comment nous venir en aide envoya M. Biemeau demander des secours à celui-ci qui s'était déjà fait une réputation élogieuse par son amabilité et sa charité envers les premiers fuyards.

Pendant que les soldats faisaient leur cuisine, Soeur Rosa avisa un officier et lui demanda de vouloir mettre un avis sur la barrière d'entrée : avis, disait-elle, qui aurait renseigné la maison comme sans danger car c'était à ne plus tenir avec ces hommes menaçants ; celui-ci en référa au Commandant qui avait établi son quartier dans la maison au bout du jardin ; l'officier revint dire qu'il attendait la Supérieure pour s'expliquer mais Soeur Rosa anéantie avait fait une syncope et je répondis qu'elle ne pouvait pas aller jusque-là ; Edouard qui servait d'interprète me dit « n'y allez pas Soeur, nous ne gagnerons rien, il nous faut partir le plus tôt possible, nous sommes en danger ici ».

### **Notre départ 19 août**

L'après-midi s'écoulait monotone et silencieuse, les étrangères à la maison nous disaient, voyant notre détresse, « Soeur, si vous partez, ne nous laissez pas ici, prenez-nous avec vous ».

Je fis une visite au poulailler, j'y pris jusqu'au dernier œuf, il était pénible de quitter sa basse-cour, les lapins négligés succombaient, les fuyards nous avaient amené 3 brebis et avec les 2 nôtres, c'était 5 ; nous possédions 15 belles oies ; je fis passer les œufs crus dans le bouillon qui avait cuit entre temps et je fis une nouvelle distribution.

Les soldats avaient fait aussi un bon repas ; je jetai un coup d'oeil vers la prairie et je vis les uns qui arrivaient portant sur les épaules une grande quantité de poules tuées ; chacun s'emparait d'un de ces bipèdes, la plumait et la faisait passer dans la marmite ; ensuite, il se dirigeait vers la haie pour alimenter le fourneau ; d'autres avaient transporté là-bas des tables de jardin, des chaises, des serviettes étaient étendues sur la table, une assiette au milieu ; on prenait la poule

cuite au moyen d'un canif, on la désossait et la mastication était arrosée par une bouteille de vin dont ils étaient bien munis. Si les maisons étaient brûlées en ville, le danger des francs-tireurs était écarté et les soldats visitaient les caves et emportaient le vin qui s'y trouvait.

Vers 3 heures arriva une trentaine d'automobiles aux modèles variés qui stationnèrent sur les routes avoisinant l'hospice ; comme l'arrêt persistait, nous nous inquiétâmes un peu lorsqu'un officier médecin vint dire, de la part du commandant, qu'il lui fallait notre maison, que pour 8 heures elle devait être libre, il était environ 5 heures .

Soeur Rosa dit « c'est bon, nous partirons » , elle vint nous dire la nouvelle. C'est très bien de partir qu'on répliqua mais comment emporter toutes les vieilles gens ; je dis « pourquoi ne nous prêtent-ils pas leurs automobiles jusqu'à la frontière, là-bas nous aurons du secours ».

Soeur Rosa appela un soldat et lui dit d'aller lui chercher l'officier qui venait de partir, qu'elle voulait lui causer ; celui-ci revint et Soeur Rosa lui dit « je suis contente de m'en aller mais je ne puis pas prendre toutes les vieilles gens à mon dos ; prêtez-nous vos autos jusqu'à la frontière, là-bas, je m'arrangerai bien ». Celui-ci dit qu'il ne pouvait pas sans prendre les ordres, il retourna près du Commandant et revint faire la visite de la maison ; après quoi, il dit que les infirmes, il pourrait peut-être les conduire en auto, les autres personnes devraient faire le chemin à pied. L'officier repartit et, quelques instants après, revint accompagné de plusieurs soldats qui vinrent transporter les infirmes depuis la maison jusqu'à l'entrée du jardin où, disait-il, devaient se rassembler toutes les personnes.

Entre temps, nous avons pris nos mesures. Soeur Rosa décida que j'accompagnerais les infirmes, Soeur Odile au désespoir de quitter son cher Visé se lamentait et ne pouvait croire à la réalité. Je me présentai à l'officier pour l'aider à caser nos vieilles personnes. Je lui dis « Monsieur, j'accompagnerai les malades » « Non, qu'il me répondit, vous peut marcher ». Je repris « Monsieur, les malades ne partiront pas sans Soeur et c'est moi qui les accompagnerai » . Dans une première voiture qui ressemblait à une voiture de tram, on casa 13 personnes dont Mme Beyne, Mme Rocroix, Melle Smeets, la petite Gertrude, une femme et cinq enfants, plus deux vieilles demoiselles et une autre infirme qui étaient étrangères à la maison ; dans la seconde, une voiture ambulance, on mit la paralytique sur le brancard, à côté dans un fauteuil je fis monter la femme qui s'était accouchée les jours précédents, sur ses genoux, elle tint son bébé, devant elle je fis placer le vieil aveugle que j'avais dû rouler dans une couverture, les soldats ne m'ayant pas donné le temps de l'habiller ; j'avais pris une brassée de vêtements sur mon bras, il restait un petit coin que je me destinais et je dis au chef d'expédition « cette place est pour moi » ; il me répondit « non, non, vous marchez à la frontière, rien que les personnes qui ne sais pas marcher je prends ».

Je ne me tenais guère pour battue, je tâchais d'amadouer mon homme en l'aidant à débarrasser une troisième voiture car il inspectait le groupe restant, nos pauvres vieux hommes, l'un portait son réveil de la main gauche et un paquet sous le bras droit, l'autre à côté tremblait appuyé sur son bâton, les autres imploraient mon assistance si pas en paroles du moins du regard et pour compléter, Clément un jeune homme que son état de santé avait rendu hystérique était pour l'instant accablé d'une crise très forte ; voyant sa jeunesse et ignorant son état, le Docteur lui dit « Vous pas avec, vous peut marcher » ; c'en était assez, une crise se déclara et je fis semblant de l'ignorer jusqu'au moment où arrivée au paroxysme, je pus ramener le docteur vers l'endroit où il se trouvait et lui dire « Voyez Monsieur cet homme est malade depuis longtemps et n'est pas en état de marcher, il faut une place pour lui aussi ». La voiture que l'on aménageait était une espèce de voiture de déménagement et les voyageurs étaient assis sur des chaises ou dans des fauteuils que l'officier avait fait transporter ; je faisais apporter les divers colis des voyageurs et je voulais les placer aussi dans les voitures mais mon homme ne l'entendait pas ainsi et il me prit les paquets de la main, les lançant dans

l'accotement de la route ; un soldat compatissant alla me les rechercher et je les remis dans la voiture et, à son insu, j'en fis passer le plus possible. La 4ème voiture fut complète également, une voiture grise.

Pendant que nous nous occupions de l'installation des vieillards, des détachements de soldat défilaient le fusil sur l'épaule supportant une gerbe de paille ; des autos devançaient ou croisaient les groupes de soldats ; dans la cour de la gendarmerie, des soldats tiraient sur les oiseaux, d'autres faisaient courir devant eux des vaches apeurées qui beuglaient, des porcs qui se sauvaient dans la cour ; à l'entrée, un groupe stationnait, près de la fontaine encore un groupe, dans la prairie le festin continuait ; dans la cour de l'hospice un groupe épiait notre sortie pour faire l'inventaire de la maison.

Quand tout le monde fut installé, le chef m'appela et me demanda « Vous, sais le chemin pour la frontière ? » « Non, Monsieur, mais j'irais chercher quelqu'un » et je partis prendre Edouard qui rassura le chef ; ensuite, s'adressant à nous il nous dit « Vous allez avec à la frontière, vous otages, quand on tire sur nous, vous avec nous ». Edouard reprit « Prenez moi, prenez la Soeur mais ne faites rien aux vieilles personnes ». L'Allemand reprit « Vous, otages avec nous ! ».

L'Allemand donna l'ordre de partir et les autos démarrèrent ; nous laissons Soeur Rosa, sur la pelouse, qui portait déjà le Saint-Sacrement car les soldats avaient déjà envahi la maison et les plus valides, à qui on avait refusé le voyage en voiture, formaient un triste groupe à côté du Roi des Rois qui, une fois de plus, allait prendre le chemin de l'exil.

Laissons nos bons voisins arranger une charrette sur laquelle ils ont placé nos 3 grosses malles et toutes leurs richesses qui consistent en quelques paquets de hardes ; ils ne quitteront, eux, que quand l'officier sera revenu de son voyage à la frontière et leur aura fait un passeport ; adieu Visé, c'est bien sans regret que je quitte l'hospice mais vraiment je ne croyais pas partir en automobile derrière deux soldats car je pris place dans la seconde voiture au pied du brancard tandis qu'Edouard était placé sur la première entre les deux soldats ; l'officier, sur le marchepied, inspectait l'horizon au moyen de ses jumelles.

Arrivées en pleine campagne, les machines ralentissent et s'arrêtent, que vois-je, horreur !!! un bras humain sort de terre du remblai de la route ! Je n'eus pas le temps de faire grande réflexion, l'officier vint à moi et me dit « Soeur, nous pas plus loin » « Pourquoi, Monsieur ? » « Soldat belge ici » « Non, Monsieur, il n'y a pas de soldat belge ici » « Si si, soldat belge et soldat français ici » « Monsieur, l'armée belge n'est pas ici, encore moins l'armée française, vous n'allez pas nous déposer ici, sans doute ; si vous ne pouvez aller plus loin, reconduisez-nous à l'hospice ».

Notre poltron rajusta casque, lunettes et jumelles et réinspecta l'horizon et reconnut son erreur ; il vit que le cavalier qui galopait dans la campagne qu'il avait pris pour un guide n'était autre qu'un uhlan qui, à notre vue, avait tourné la bride et se dirigeait au plus vite vers le camp situé près de Moulant. Le chef retourna sur le marchepied de la première voiture où il avait élu domicile pour la circonstance et, jumelles en mains, jeta un dernier coup d'oeil vers la campagne et donna l'ordre de continuer ; les automobiles partirent à toute vitesse, fendant l'espace, elles arrivèrent en quelques minutes à l'endroit dit « La Maison Blanche », c'est à dire la limite du territoire belge ; entre celui-ci et le territoire hollandais, il y a un espace de 50 mètres, appelé zone neutre ; aux deux limites, entre deux ormes qui bordent la chaussée, flotte le drapeau de chaque nation et tandis que des soldats allemands font la garde d'un côté, les douaniers hollandais veillent de l'autre ; derrière eux, les soldats sont échelonnés de distance

en distance jusque Maestricht.

A l'arrêt des autos, je n'étais pas certaine si nous étions à destination ; quand je vis Edouard descendre, j'allai vers lui l'interrogeant du regard ; je voulais aider nos infirmes mais l'Allemand m'appela près de lui et tandis qu'il parlementait avec Edouard au sujet de la 4ème voiture qui était restée en panne, je pus admirer la délicatesse des soldats qui faisaient sortir nos vieux des voitures : comme ils étaient tous assis sur des chaises ou des fauteuils, les sièges étaient tirés jusqu'au bord, ensuite enlevés par quatre bras vigoureux et déposés à côté ; naturellement, l'intéressé n'avait pas le temps de voir où il allait être transporté, c'était tellement vite fait que, ahuri, le pauvre vieux se trouvait assis au milieu de la route comme par enchantement ; s'il savait marcher, remis de sa stupeur, il se levait et se dirigeait vers moi, le siège vide était envoyé plus loin par un coup de pied et remplacé par un autre ; les paquets qui avaient été cachés sous les sièges furent lancés de toute la force de leurs bras jusqu'à la façade de la maison ; de ce fait, deux de ceux-ci qui contenaient l'un le ciboire et l'autre le calice, les coupes des vases furent ébréchées et nécessitèrent, après, des réparations que Monsieur le Doyen de Meerssen voulut payer.

Quand les vieux furent descendus de voiture, l'Allemand me dit « Soeur, vous reste ici mais vous », en s'adressant à Edouard, « vous avec nous ». Je serrai la main d'Edouard et je ne compris que plus tard l'expression de son regard car le brave homme croyait bien aller à la mort ; l'Allemand l'obligea à circuler sur plusieurs routes avoisinant la frontière pour rechercher l'automobile que l'on ne découvrit pas car elle avait pris la route de l'Allemagne ; finalement, ils retournèrent vers l'hospice.

Soeur Rosa m'avait dit de chercher du secours ; comme je savais que M. le Comte habitait non loin de la frontière, je priai un des curieux, qui s'étaient rendus près du groupe que nous formions, d'aller prévenir celui-ci de notre arrivée.

Monsieur le Receveur des Douanes et sa dame s'empressèrent de venir à mon aide. Madame prit les plus valides et les conduisit dans un restaurant ; ensuite, elle apporta une cruche de lait frais et toutes nos vieilles gens se reconfortaient un peu. Ce n'était pas très amusant, la paralytique qui avait été déposée dans le corridor d'une maison pillée le premier jour, réclamait continuellement mes soins : déposée par terre, sur une paille, elle n'y était pas bien ; les vieux qui connaissaient l'endroit, me demandaient ce que nous faisons là et tous ensemble nous retournerons à l'hospice ! Tandis que je surveillais d'un côté pour qu'aucun ne s'éloigne de l'autre, je voyais l'un ou l'autre appuyé sur son bâton qui s'en allait ; quand, parvenue à lui, je le faisais retourner sur ses pas, il se fâchait me disant « mais ma Soeur, voici la nuit, qu'allons-nous faire ici, je retourne ». Je commençais à m'inquiéter lorsque la Divine Providence m'envoya M. Testor, juge d'instruction à Maestricht, qui, en promenade avec sa Dame et sa Demoiselle, avait appris notre arrivée ; il m'offrit son automobile pour transporter nos pensionnaires ; un peu après, M. le Comte arriva avec son beau-fils, le comte de Liedekerke, celui-ci avec la voiture, le chauffeur suivit avec l'automobile et le transport commença. J'étais contente que toutes nos vieilles personnes fussent en sûreté parce que j'étais à bout de patience ; on dirigea nos infirmes vers l'établissement des Soeurs Ursulines à Eysden, qui avaient transformé la salle des représentations en ambulance.

Retournons à l'hospice et voyons la caravane qui va se former, après notre départ ; personne, à part Soeur Odile qui faisait force recommandations aux pillards, personne n'osa rentrer à la maison. Soeur Rosa, qui avait oublié des pièces importantes et des portraits de famille dans sa chambre, pria Mme Jeanne d'aller les lui chercher ; celle-ci se hasarda et, accompagnée d'un soldat, elle parvint jusqu'à la chambre en question, croisant en chemin d'autres soldats qui

circulaient revolver au poing, la hache sur l'épaule et, tandis que le groupe apeuré stationne sur la pelouse en attendant le retour de l'officier, les soldats parcourent la maison, ouvrant les fenêtres, brisant portes et armoires, fouillant jusqu'au moindre recoin.

Enfin, l'automobile ramène la délivrance car on a hâte de s'éloigner. Jeanne conduit l'officier dans un bureau où Soeur Rosa a préparé une feuille et de l'encre ; d'abord, celui-ci avait procédé à l'examen du groupe : « Les hommes à une côté, avait-il dit, les femmes à l'autre côté, les enfants au milieu ». Ah, quel moment !! ils crurent bien que leur dernière heure allait sonner, les soldats font cercle autour du groupe, chacun retient sa respiration, jette furtivement un regard à son voisin, enfin l'officier s'éloigne et revint par après tenant en mains le passeport libérateur. En route, la caravane !!

Soeur Odile ouvre la marche, portant la statue de Saint Augustin enveloppée dans un grand tablier bleu, d'une main, elle tient déroulée la feuille de route. Soeur Rosa suit, emportant son Dieu caché sous les plis de son manteau ; Jeanne marche à côté ; suivent les deux autres enfants de l'accouchée, une petite fille de 10 ans, un garçon de 8, entre eux deux, ils portent la corbeille qui contient la layette du petit frère et quelques fripes car tout a été brûlé ; suivent quelques vieux et vieilles, ensuite les voisins traînant la lourde charrette ; on y avait attelé le chien du commandant laissé en gage à un voisin qui, déjà parti, me l'avait confié, ils sont Louis et André Gathoye, Thibaut et son fils, M. Rocroix et Edouard portant d'énormes paquets sur l'épaule. Ils descendent la route pour aller, en passant au collège, dans la direction de Mouland et revenir par là, vers la frontière ; avant d'arriver au Collège, sur le parcours, les soldats les arrêtent, surtout les hommes, ils sont menacés du revolver, on veut voir le passeport et Soeur Odile qui court en avant doit retourner combien de fois ! Les maisons brûlées tout le long de la rue de la Prairie achèvent de se consumer, la ferme qui fait le coin de la route vers la gare est en feu ; en face, dans l'atelier de machines, celles-ci se tordent rougies au feu ou bien éclatent ; au milieu de cet amas de ruines, un soldat joue du piano tandis que, sur la route, une bande de forcenés déambule, sautant et gambadant au mieux ; au-delà du collège, pendant un bon bout de temps, l'atmosphère est presque irrespirable par l'odeur pestilentielle qui se dégage d'une prairie où des bêtes sont en décomposition.

Enfin, vers 9h1/2, la caravane arrive, il y avait déjà longtemps que les derniers que j'accompagnais étaient partis et je commençais à m'inquiéter n'osant soupçonner un nouveau malheur ; j'écoutais au milieu de la route, lorsque, dans le silence de la nuit, j'entendis s'approcher un groupe : c'était Soeur Rosa qui se traînait, Jeanne la soutenait du bras car elle était à bout de forces : de la main droite elle portait le saint ciboire contenant les Saintes Espèces, de la main gauche l'ostensoir ; respectueusement, je m'approchai et fléchissant le genou, je dis « Soeur Rosa, arrêtez-vous ici, reposez-vous avant d'aller plus loin » ; elle se laissa traîner dans la maison, dans la chambre où elle entra et où j'avais remis quantité de bagages car M. le Comte ne voulait pas que les vieux emportassent de paquets ; il disait que la voiture reviendrait pour venir chercher tous les colis ; je devais bien m'incliner et faire comprendre à nos vieilles gens que j'en aurais soin.

Sur le comptoir où plus un verre ni une bouteille n'y était, tout avait été brisé ; je mis un bout de bougie allumée que j'avais emporté, Soeur Rosa s'assit au milieu de la place, je lui fis prendre un petit cordial que j'avais aussi emporté, elle avait les deux mains crispées et ne pouvait plus tenir sa tête droite, tellement la fatigue l'anéantissait ; les deux enfants qui ne quittaient pas leur corbeille vinrent la rejoindre, elle ramassa un peu de force pour leur dire « Mettez-vous à genoux mes enfants, le bon Dieu est ici » et les deux innocents qui cherchaient leur maman s'agenouillèrent tout près du bon Dieu. Monsieur Rocroix et Edouard portant leur gros paquet au dos, vinrent également fléchir le genou devant Soeur Rosa et firent, comme autrefois les bergers dans l'étable, pendant quelques instants la garde près du Seigneur. J'avais prié Jeanne

d'arrêter les autres qui prirent place dans les sièges restés sur le trottoir, sièges qui furent amenés au château ainsi que nos malles par les soins du comité de la Croix-Rouge.

J'étais parmi nos voyageurs lorsque je vis poindre les phares de l'auto ; je dis à M. le Comte que Soeur Rosa méritait de partir la première vu le dépôt sacré qu'elle portait, il consentit et, heureux de l'honneur qui lui échoyait, il mit le chauffeur au courant qui, jetant sa casquette en arrière, refila au plus vite vers le couvent où Soeur Rosa descendit et alla directement vers la chapelle où elle alla déposer le Saint Sacrement sur l'autel en face du tabernacle ; tandis qu'elle se plaçait au pied de l'autel comme un acolyte, les Soeurs présentes adorèrent avec elle le Dieu tout puissant réduit à leur demander l'hospitalité ; M. l'Aumônier prévenu vint placer le Saint Sacrement dans le tabernacle et, ému lui-même, il resta pendant bien 10 minutes en adoration avant de fermer la porte ; il fut rappelé à la réalité par Soeur Rosa qui, à bout, eut une crise de larmes si forte que les bonnes Soeurs employèrent toute leur science pour la calmer ; ensuite, elles la conduisirent vers un dortoir où elle put prendre un repos bien mérité.

A la frontière, le transbordement continuait, finalement il était 11 heures passées que la voiture revint une dernière fois pour me prendre ; on y plaça tous les colis mais il y en avait une telle quantité que la voiture débordait et que j'avais peine à me caser au milieu ; je dus même, pour éviter d'en perdre en chemin, étendre mes bras et ce fut comme une fée libératrice que je me dirigeai vers la Hollande hospitalière. Je laissais après moi Madame Merx pour laquelle on avait dû quérir une civière ; étant comme un monument, notre meilleure bienfaitrice qui avait chercher asile chez nous ne pouvait quitter son fauteuil ; 4 hommes eurent bien de la peine de la transporter et de la placer finalement par terre sur une paille au milieu de tous ses protégés. Vraiment, la guerre faisait bien changer les choses, une millionnaire en était réduite au même point que le pauvre ouvrier.

Lorsque j'arrivai chez les Soeurs, celles-ci s'empressèrent pour m'aider à débarrasser ; elles me saluaient et répétaient continuellement « Pauvre Soeur !! Pauvre Soeur !! » ce qui me donnait plutôt envie de rire si bien que je m'écriai « Que voulez-vous, ma Soeur, c'est la fuite en Egypte, mais le bon Dieu est venu avant moi ! ». Je m'informai de Soeur Rosa et je ne sus que par après ce qui s'était passé et ce qui donnait à ces Soeurs l'occasion de cette espèce de lamentation. Je voulais voir nos vieilles gens mais la Supérieure me dit que des Soeurs étaient chargées de veiller et soigner les nouveaux pensionnaires ; après avoir pris un petit cordial, je me dirigeai vers un dortoir ; j'étais près d'entrer au lit lorsque la porte s'ouvrit et une Soeur vint me prier d'aller dans la salle : Pierre, un de nos vieux, dont les facultés mentales laissaient à désirer faisait des siennes et ne voulait pas dormir par terre ; on hissa, à la demande d'un voisin qui connaissait ses habitudes, un lit de camp sur la scène et Pierre s'y coucha ; quand j'arrivai, le tableau était fini ; je fis une visite à tout le monde et nos vieilles gens et voisins s'endormirent heureux de savoir leurs Soeurs en sûreté.

Dès le matin, le va-et-vient dans la maison commença car les Soeurs, qui avaient un grand pensionnat, occupaient leurs salles à cette époque des vacances par quantité de Visétoises réfugiées là-bas avant nous et que nous retrouvâmes. Nous descendîmes avec Soeur Odile que j'avais reconnue dormant à côté de moi et, après la Messe, j'allai vers nos voyageurs ; c'était un beau fourbi que la salle, chacun et chacune recherchaient son paquet et le visitaient, ensuite le reficelaient et le bâton à la main attendaient le moment de se remettre en route.

J'avais demandé à la Supérieure qu'elle réclama le Ministère de M. l'Aumônier pour baptiser le nouveau-né qui, insouciant, souriait à la vie. M. le Curé de la paroisse averti vint administrer le Sacrement du Baptême ; pour la circonstance, je jouai le rôle d'accoucheuse, plusieurs Soeurs

assistèrent à la cérémonie et voulurent baiser le nouveau chrétien.

Soeur Rosa, un peu remise, apparut dans l'avant-midi au moment où les membres de la Croix-Rouge, avertis de notre arrivée, vinrent nous rendre visite et proposèrent de placer une partie des infirmes à Honthem, village situé sur la route qui conduit à Fauquemont (Valkenburg). Les plus valides iraient aux écoles à Maestricht, les Soeurs voulaient bien en garder quelques-uns, on décida que Soeur Odile, qui ne cessait de se lamenter sur son triste sort et, à l'idée d'une séparation, voulait retourner à l'hospice de Visé, resterait ; Jeanne et M. Rocroix s'employèrent à lui rendre l'espoir et la confiance tandis que moi je m'en allai vers une nouvelle demeure. Les autos arrivèrent et recommencèrent le transbordement des voyageurs. Soeur Rosa vint me rejoindre l'après-midi et s'enquit auprès du maître des logis afin de trouver une habitation. Le château qui nous hébergeait était une construction ancienne aux salons vastes : l'entrée monumentale faisait face à la salle de musique ; aux deux côtés, un magnifique salon dont les murs aux tapisseries dorées s'alliaient aux peintures des portes tandis que les cheminées, en marbre blanc sculpté, encadraient de superbes glaces et que les moulures du plafond complétaient et donnaient, à première vue, un cachet de splendeur et de richesse. Le salon de gauche avait été transformé en ambulance ; pour ce, on avait enlevé meubles et tapis et le comité avait fourni des lits, des paillasses, une paire de draps de lit et un oreiller pour chaque lit. Plusieurs médecins faisaient partie du comité ; pour l'ambulance présente, c'était M. Nollema, docteur à Meerssen qui était chef, assisté de deux élèves universitaires en vacances, d'un brancardier élève chimiste et d'une compagnie de Dames et Demoiselles qui, à tour de rôle, venaient, deux à deux, passer la journée près des blessés. Car, depuis le début de la guerre, 15 soldats allemands avaient été soignés avant de partir au camp.

Soeur Rosa apprit qu'un château était inoccupé non loin de là, propriété appartenant à M. Van Heuven, avocat au tribunal à La Haye, dont la maison de campagne et la propriété attenante joignaient la précédente.

M. Nollema qui était venu visiter ses nouveaux clients et qui avait soigné notre vieille voisine depuis son séjour là-bas, se présenta pour faire une demande à M. Van Heuven ; dès la soirée, il s'y rendit mais n'obtint pas ce qu'il désirait et le soir, lorsque l'automobile du Docteur vint reprendre Mademoiselle, celle-ci informée par son père dit à Soeur Rosa qu'elle tenterait, en sa compagnie, une nouvelle entrevue le lendemain. En conséquence, le chauffeur arriva vers 8 heures prendre Soeur Rosa qui avait dormi dans une luxueuse chambre à coucher et, ensemble, elles allèrent plaider la détresse des réfugiés. La Providence avait changé les vues du seigneur et, presque immédiatement, il donna la maison en gage jusqu'au 1er mai 1915. Il poussa l'amabilité jusqu'à aller lui-même visiter le château avec Soeur Rosa et Melle et lui remettant la clef « Voilà, ma Soeur, dit-il, c'est pour vous ! » Soeur Rosa, toujours en auto, vint me dire la bonne nouvelle et me quitta de suite pour se mettre en quête afin de préparer l'habitation inhabitée depuis 6 ans. J'étais bien perplexe, je me demandais comment nous allions faire pour nous installer car je savais bien que l'on ne meuble pas une maison avec quelques centaines de francs ; j'ignorais nos richesses mais, certainement, nous n'avions pas beaucoup d'argent . Je priai le chapelet avec nos vieilles gens, confiante en la divine Providence qui veillait sur nous ; de son côté, Soeur Rosa de retour chez le Docteur fit les choses pour un mieux. Monsieur le Doyen prévenu, elle lui rendit visite, exposa la situation et immédiatement, celui-ci pourvut à toutes sortes de choses. Il alla chez les Pères de la Compagnie du Bienheureux de Montfort qui habitent un beau couvent sur la route de Bunde; un charretier amena 12 lits garnis ainsi qu'une corbeille de linge. M. le Doyen envoya 40 chaises du patronage, 2 petites tables ; Melle, dans la suite, nous envoya quelques utilités : pour le premier jour c'était déjà beau.

Melle Nollema et deux autres de ses amies vinrent aider Soeur Rosa à faire le nettoyage de la

maison ; elle envoya 3 tables qui furent remises à leur propriétaire par après ; de la ferme, on pouvait se procurer beurre, lait, œufs, pommes de terre et ainsi cela pourrait aller ; d'autant plus que la communication se faisait facilement, les maisons se joignant : de la cuisine du château, par un couloir de deux pas, on entrait à la cuisine de la ferme.

Retournons à Honthem, la cicerone était une demoiselle qui faisait marcher son monde à sa guise ; si elle avait consenti à dégarnir ses salons, elle avait hâte de remettre tout en ordre et, à chaque instant, elle me disait que nous ne pouvions rester longtemps chez elle ; il était convenu, dans les arrangements pris par le comité de la Croix-Rouge, que les Pères jésuites allemands du couvent d'Albech fournissaient la nourriture aux hospitalisés, ils furent invités à pourvoir aussi à notre subsistance ; je ne sais si leur sang allemand parla plus haut en faveur des soldats qu'en la nôtre, toujours est-il que Mademoiselle Franquinet fut étonnée de la cuisine qu'ils envoyèrent : les 3 jours que nous dînâmes là-bas, on reçut un plat de choux et pommes de terre mélangés, ni soupe, ni viande, c'était à peine suffisant ; Melle avait demandé un petit dîner pour la Soeur qui soignait les malades ainsi que du bouillon pour les plus accablés, nous ne reçûmes rien du tout et moi qui, le premier jour, avait tout donné croyant être invitée à partager le repas des habitants de la maison et le second et le 3ème jour j'attendais mon dîner qui n'arrivait pas, je pus sucer mon doigt à la place ; je fus bien heureuse de manger une poire en cachette lorsque l'aide médecin qui venait faire une tournée l'après-midi fut venu car il avait la bonne idée d'apporter chaque jour un fruit aux vieilles personnes et j'en profitais. J'en avais presque assez de la bonté des Hollandais et je me disais « si ça va partout la même chose, nous sommes propres » ; heureusement, ce ne fut pas long. Nos vieilles gens qui étaient hébergés avec moi soupiraient toute la journée et, à chaque instant, l'un ou l'autre me posait la question « Soeur, resterons-nous longtemps ici ? ». Mademoiselle tâcha de se défaire de ceux qui circulaient ; pour ce, elle fit venir un grand break attelé de deux chevaux et le samedi vers 4h, après que l'on eût goûté, j'allai avec 9 personnes faire la connaissance de notre nouvelle demeure.

Soeur Rosa, qui avait été prévenue par un des élèves universitaires, fut enchantée de voir arriver son monde, malheureusement je ne devais que rester quelques instants car la voiture devait me reconduire à Honthem où les 3 graves malades étaient restées. Soeur Rosa me promit que ce ne serait pas pour longtemps et le lendemain, dimanche, vers le soir, l'automobile du Docteur venait nous prendre. Quelle ne fut pas ma surprise en revenant de la grand-messe, le dimanche, de voir notre petite Gertrude et Maria Smeets ( ainsi que Nélis ), que je savais être allées à Aix-la-Chapelle, qui m'attendaient sur la route. Vraiment, elles avaient fait des promenades nos vieilles femmes : l'automobile ayant eu une panne avait perdu de vue les autres machines et ne sachant pas le chemin, le chauffeur alla déposer ses voyageuses à la gendarmerie à Aix-la-Chapelle ; elles furent assez bien reçues par des dames, probablement les femmes des gendarmes, qui, trouvant qu'elles n'étaient pas bien sur les paillasses pleines de vermine des prisons, les firent entrer dans un grande salle de billard où elles s'installèrent sur les chaises et les canapés ; elles reçurent pour souper un bol de soupe, le lendemain pour déjeuner on servit des tartines beurrées et du jambon, on leur fit subir un interrogatoire, on prit leur nom ; par un heureux hasard, un soldat belge, prisonnier des premiers jours, servit d'interprète ; il fut heureux de retrouver une ancienne connaissance et de se rendre utile ; d'autre part, Edouard avertit la police hollandaise qui, à son tour, s'informa là-bas ; nous apprîmes que nos exilées étaient à la ville de Charlemagne mais avant de revenir en Hollande, elles durent se laisser conduire en voiture cellulaire vers le bureau de police où, après un nouvel interrogatoire, elles passèrent la nuit ; là, elles durent payer pour avoir une tartine et un peu de café ; à midi, elles reçurent un bol de soupe, ensuite vers 1h1/2 elles durent se rendre à une école communale où vers 4h on les invita à prendre l'autobus qui devait les reconduire à

Vaals ; de là, une automobile les emporta vers les écoles de Maestricht, où elles retrouvèrent ceux qui avaient été envoyés là-bas. Elles s'informèrent et apprirent que j'étais à Honthem, elles prirent l'autobus pour venir me rejoindre. Melle Franquinet pria son domestique de prendre la voiturette, attelée du gros chien, pour mettre Gertrude et les deux autres suivirent à pied, on les conduisit à Soeur Rosa.

Melle Gramme qui était venue passer quelques jours à Visé quand la guerre éclata, ainsi qu'une voisine Melle Destexhe, eurent une autre aventure. Elles étaient parties l'avant-midi, emportant déjà des colis en même temps qu'elles allaient chercher du secours ; avant d'arriver à la frontière, je les avais croisées, j'avais pu leur demander « Où allez-vous ? » - « nous retournons à l'hospice », répondirent-elles. Ne sachant pas la longueur du chemin, ni quel chemin elles allaient prendre pour arriver à l'hospice, je crus bien faire de me taire pensant qu'elles arriveraient à temps pour se joindre à la caravane. Elles allèrent par Berneau et arrivèrent quand celle-ci était partie. Elles trouvèrent la maison convertie en caserne et, de plus, les soldats leur refusèrent l'entrée pour prendre une malle de vêtements ; elles s'obstinèrent à rester à la porte, espérant que l'un ou l'autre chef serait plus complaisant ; un soldat leur jeta une botte de paille, disant qu'elles pouvaient passer la nuit sur la pelouse ; sur ces entrefaites, un officier arriva et leur demanda des explications ; il leur permit d'aller prendre ce qu'elles désiraient et trouvant inconvenant le lieu assigné pour se reposer, il les fit accompagner d'un soldat et conduire à la ferme Bischoff où elles s'installèrent sur des chaises, n'osant guère s'endormir vu que les soldats en avaient fait une espèce de cantine ; les habitants, étant de la race, avaient pavoisé aux couleurs nationales. A la pointe du jour, la ménagère qui, forcément veillait, fit une tasse de café que nos voyageuses acceptèrent avant de se remettre en route. Elles arrivèrent dans la matinée chez les Soeurs à Eysden. Melle Gramme retrouva sa soeur, Melle Destexhe alla rejoindre les voisins qui avaient conduit la charrette dans la cour du château de M. le Comte, qui les hébergea pendant quelques temps. Les deux frères Gathoye et leurs femmes allèrent chez les Pères à Keer qui occupaient beaucoup de réfugiés à des travaux de culture. La famille Thibaut et la grande partie des Visétois furent envoyés à Oldebroeck, village au nord de La Haye près de la mer, où il faisait très froid ; le camp étant insuffisant, on y construisit des maisons en planches.

Mais, revenons à notre château du Wijngardsberg où nous allons nous installer ; c'est un ancien château, on y chercherait en vain le confort d'une petite maison d'aujourd'hui : ni gaz, ni électricité, ni eau alimentaire, ni ascenseur ; ce qui le distingue, ce sont les fenêtres, dont les carreaux arrondis dans les coins et le milieu bombant en avant, formant autant de brillants lorsque le blanc des volets les reflète d'un côté tandis que le soleil les mire de l'autre. La cour est garnie de monceaux de buis taillés en cône, alignés le long du mur de clôture. L'entrée principale, au sud, est garnie des deux côtés de saules pleureurs dont les branches forment avec le balcon un berceau agréable ; un escalier de 8 marches conduit dans un corridor dont les dalles sont en marbre noir, au milieu de celles-ci une étoile octogonale en marbre blanc et rouge forme un carré admiré de tous les visiteurs ; en face, l'escalier qui mène au premier et se continue jusque dans la tour au faite de laquelle une porte donne accès à une plate-forme d'où l'on découvre tout le panorama du pays ; c'est le point le plus élevé du Limbourg hollandais ; lorsque la nuit, les forts donnaient leurs signaux, nos chambres étaient éclairées par les ondes lumineuses venant de ceux-ci. Le rez-de-chaussée est divisé comme suit : à droite, une petite place qui sert de parloir, sacristie et salle à manger pour le Révérend Père ; le couloir formant une croix, à droite une porte conduit au réfectoire commun : 2 grandes tables réunissant nos vieux et nos vieilles, quelques fauteuils s'alignent sur le côté ou font cercle autour du poêle ; de cette place, une grande porte à deux battants conduit à la chapelle ; le chœur était, du temps où habitait M. Max, l'ancien châtelain, la chapelle privée où se célébrait de temps à autre le

Saint Sacrifice ; les tentures des murailles ainsi que des vitraux et des ferrailles sur lesquels ont reposé des statues sont restées à leur place facilitant ainsi notre tâche; ces deux places qui avaient dû être, auparavant, de magnifiques salons étaient vraiment ce que nous pouvions désirer de mieux pour la circonstance ; la petite chapelle étant insuffisante, nous enlevâmes quelques planches aux deux côtés de la cloison et convertîmes ainsi en grande chapelle le petit oratoire ; c'était juste assez pour notre monde et le personnel de la ferme.

A gauche, une petite place qui sert de salle à manger à quelques pensionnaires, le couloir conduit à une porte par laquelle, en continuant, on aboutit à une seconde entrée donnant au sud-ouest ; à gauche, le réfectoire des Soeurs, à droite la cuisine et une petite place de débarras qui sert de salle de morts.

A l'étage, tous les coins sont occupés, toutes les chambres sont en dortoir commun ou chambre à coucher : la famille Rocroix occupe une grande chambre qui, quoique garnie de 4 lits, laisse encore assez bien de place ; en tout, 9 places avec la chambre formée du couloir que nous avons murée avec des tentures qui, à première vue, donnent l'aspect d'un rideau cachant une scène théâtrale.

Avant d'être installées, nous avons dû un peu nous gêner et un petit peu souffrir ; ainsi, le Dimanche soir, quand j'arrivai et que je me trouvai avec Soeur Rosa dans la place que nous choisissons comme réfectoire, nous n'avions pour tout meuble qu'une petite table de jeux sur laquelle on posait Saint Augustin et, quand l'heure du repas arrivait, celui-ci descendait et nous déposions nos assiettes sur la table ou bien sur la fenêtre ; de siège, nous n'en avons pas, il fallait manger debout ; pendant plusieurs jours, nous fîmes ce jeu-là ; il fallait attendre que les vieux eussent finis, du moins trois, car nous n'avions que 24 assiettes et, le 3ème jour, nous étions 28 ; une femme ramassait le fond des marmites et si tôt que possible, j'enlevais 3 assiettes pour nous.

Ce n'était pas sans raison que Soeur Odile, quand elle fut arrivée, regrettait le bien-être de Visé et ne voulait pas entendre dire que nous habitions un château « Une baraque, disait-elle, j'aime bien mieux Visé ».

Pour nous coucher, nous étions aussi bien ; le premier jour, je passai la nuit dans un fauteuil, cadeau de Mme Nollema ; il fallait veiller Mme Gathoye que son état de santé alarmait déjà à Honthem et que j'avais fait administrer là-bas.

Soeur Rosa s'étendit sur un peu de paille dans la chambre à côté ; pour ma part, quoique fatiguée, j'étais heureuse de posséder un fauteuil car à Honthem, j'avais dû veiller les 3 nuits, me reposant un peu sur un divan.

Le lundi, dans la matinée, la gouvernante du châtelain vint nous rendre visite et constater notre dénuement ; « Madame », disait-elle, « avait dit que nous demandions ce qui nous manquait ». « Oh, Mademoiselle, lui dis-je, nous avons besoin de tout ! ». Madame commença par nous envoyer une douzaine de chaises, une armoire-buffet,, un sofa, un fauteuil, un lit garni, des couvertures ; apprenant que notre vaisselle était insuffisante, elle alla à Maestricht commander 3 douzaines d'assiettes, 3 grands plats ; une autre fois, 3 douzaines de chemises, 3 douzaines de couvertures en coton, 24 draps de lit, 12 essuie-mains, une pièce de coton écru ; tous les jours, pendant la première huitaine, la voiture attelée du baudet montait la montagne et Melle Elisabeth nous amenait les cadeaux et les largesses de sa maman. Quand elle retourna à La Haye, Madame nous envoya des vêtements, des fruits, 30 bouteilles de bière ; de son côté, Monsieur van Hewen nous recommanda au Président du comité de secours pour réfugiés qui était Monsieur Van Oppen, bourgmestre de Maestricht ; celui-ci nous expédia une balle de 150 kilos de riz et une grande caisse de linge.

Madame nous recommanda à sa mère, Madame van Lanschot qui expédia par chemin de fer un lit de deux personnes, un lit d'une personne, deux fauteuils cannés, un canapé, 4 chaises cannées, 2 chaises de jardin, des rideaux, enfin nous ne pouvions pas assez remercier la divine

Providence ; toutefois, nous n'avions pas encore assez, il nous manquait encore des lits, on y suppléait avec des bottes de paille ; quand Edouard nous ramena les pensionnaires des Sœurs d'Eysden, ils purent coucher sur la paille. Monsieur le Doyen, informé, se rendit chez les Pères à Albeek qui nous prêtèrent 15 lits montés, c'était presque assez ; pour nous, nous reposâmes les dernières sur un lit et lorsque le soir, après avoir trimé toute la journée, Soeur Rosa disait « aujourd'hui, nous allons bien dormir, savez-vous, j'ai fait un bon lit », on trouvait quelques brins de paille en plus à sa couchette ; on s'endormait mais quand on avait fait un somme et que l'on se réveillait tout éreintée, c'était difficile de se rendormir ; par mesure de propreté, on ôtait sa jupe et on s'en couvrait, pas de couverture c'eût été du luxe ; pourtant, dans notre détresse, nous étions heureuses, nous étions vraiment pauvres et jamais, peut-être, l'occasion ne se présentera d'exercer la vertu de pauvreté comme alors, forcément, nous devions la pratiquer.

Dès le premier jour, nous prîmes l'habitude de réunir nos vieilles gens et de dire ensemble le chapelet; ils étaient plus fervents, surtout les hommes, et quand je disais « nous allons dire le chapelet pour nos soldats », l'entrain était général, les bienfaiteurs avaient le leur aussi comme les âmes du Purgatoire et la Patrie, etc.

Un soir, il y avait dix jours que nous étions châtelaines, après la prière, on attendait un peu, écoutant les oiseaux avant la nuit ; nous apercevons un homme qui arrive presque en courant, disant « Enfin, Soeur, je vous retrouve et vous tous les vieux » on le dévisage et, au son de sa voix, on avait reconnu Théodule Thibaut, l'aîné des fils du voisin qui, au début, était allé prendre le poste d'ambulancier chez ses anciens professeurs, les Pères Salésiens à Liège. On s'informe, on apprend un peu des nouvelles, lui-même s'informe de sa famille qu'il croyait avec nous et, finalement, après qu'il se fut restauré et débarbouillé car il venait à pied de Liège, il nous propose d'aller à Visé avec lui ; il a fait la demande pour une charrette, pour nous aussi, au Commandant parce qu'étant passé par sa maison qui contient encore assez bien de meubles, il préfère les sauver en Hollande. Le brave jeune homme, fatigué de soigner les Allemands et ne sachant au juste ce qui s'était passé à Visé, avait dit un jour au Père supérieur « Il faut que j'aie vu ce qui se passe ». Il constata les hauts faits des envoyés du Kaiser et jura de bientôt rejoindre les défenseurs ; étant de la classe 1914, il devait être appelé mais il devança l'appel royal.

Soeur Odile était toute désignée pour aller revoir son cher hospice mais quel désappointement !!! malgré ses recommandations, ses chers compatriotes ont mis un si beau désordre dans la maison, qu'elle en tombe presque en défaillance ; bien mieux, si ce n'est pas le chien qui, à sa vue, fait des démonstrations canines rassurantes, les soldats ne veulent pas la laisser rentrer sans un passeport du commandant ; enfin, ils l'introduisent et la pilotent d'un bout à l'autre, disant que ce n'est pas eux qui ont fait ça. « Jésus, Maria » se répète-t-elle à chaque pas ; elle est ahurie, stupéfaite mais enfin c'est la réalité ; elle va conter sa détresse aux Sœurs du Collège, ensuite elle retourne et, en compagnie de Melle Gramme qui l'avait accompagnée, elles préparent pour charger une charrette : deux garde-robes, quelques chaises, assez bien de linge et de vêtements, etc. Un mois plus tard, elle retourna encore en compagnie de Hubertine qui ramena son ménage. Soeur Odile croyait retrouver encore beaucoup de choses qui avaient alors disparu, mais enfin tout le monde fut content : la divine Providence nous gardait et que de fois nous avons dit, ensemble, que c'était vraiment merveilleux car on retrouvait des choses utiles à quoi on n'avait pas pensé et dont on ignorait la provenance.

Notre maison commençait à être connue ; d'abord, il nous fallait faire la connaissance du Pasteur ; pour ce, la fermière se chargea de prévenir Monsieur le Curé de notre arrivée. Celui-ci vint nous saluer le mardi et sa première pensée fut de nous aménager la chapelle : l'autel qui

avait occupé l'emplacement auparavant avait été remis à la cure ; le fermier complaisant alla le chercher ; comme il n'y avait pas de tabernacle, M. le Curé prit une partie d'un ancien petit autel de la paroisse, les Saints revinrent sur leur piédestal, notre St Augustin alla se loger en face ; il restait un pied libre, Soeur Rosa alla mendier une statue de N-D de Lourdes chez des Pères à Maestricht ; chez des Soeurs, elle reçut encore deux autres statuettes de Marie. Monsieur le Curé envoya encore 3 prie-Dieu d'un style sans nom, tout vermoulus et le supplément de ce qui nous manquait pour dire la Messe. Un professeur de Rolduc, en vacances, vint dire la première messe le Dimanche ; les vieux et vieilles avaient pris chacun leur chaise au réfectoire ; c'était le dimanche où Soeur Odile était repartie à Visé, nous n'étions que deux, nous restâmes à genoux comme deux acolytes auprès du Prêtre.

Il fallait bien assurer le service religieux ; pour ce, Soeur Rosa se décida pour une grande visite ; ne fallait-il pas informer Monseigneur de notre arrivée en son Diocèse ? Elle y alla, accompagnée de Hubertine que l'on surnomma, par après, l'intendante ; Monseigneur fut charmé de ses recrues mais pourtant pas si enthousiasmé que notre bon vieux curé d'Ulestraten qui arriva régulièrement chaque semaine confesser sa paroisse de la montagne, comme il nous appelait. Monseigneur ne pouvait nous procurer un prêtre que difficilement, vu que le ministère ne serait pas très étendu ; Soeur Rosa revint un peu découragée mais elle alla retrouver M. le Doyen qui lui conseilla d'aller s'adresser aux Pères de la Compagnie de Marie qui se firent un plaisir de venir nous dire la Sainte Messe tous les jours. Le chemin étant assez long, le Père fait la promenade, arrive à la soirée, prend son souper, va dire bonsoir à la ferme et va dormir. Le matin, il dit sa Messe à 6 heures, déjeune et s'en retourne au couvent. Le Révérend Père donne sermon le dimanche à la Messe, fait l'instruction mensuelle pour les Sœurs et chante des Saluts tous les jours si on veut.

Soeur Rosa allait à Maestricht chaque semaine pour faire ses emplettes à meilleur compte et toujours accompagnée de Hubertine qui avait toutes les qualités pour apitoyer les marchands ; toujours elle recevait des pourcents ou des suppléments.

Malgré les dons, les dépenses appauvrirent la maîtresse qui se décida à prendre le bâton de mendicante ; pour ce, Hubertine était la personne par excellence : étant née Hollandaise, elle avait habité 30 ans avec un vieil oncle qui avait été vicaire et curé dans plusieurs paroisses ; elles allèrent donc refaire la connaissance des anciens paroissiens de Monsieur le Curé et Hubertine plaidait si bien notre détresse que la bourse de la révérende Mère se garnissait bel et bien.

Au cours de l'une de ces corvées, étant arrivées à Maestricht trop tard pour reprendre le dernier train, elles allèrent demander un asile pour la nuit dans un couvent de religieuses ; elles furent reçues derrière une grille, on leur servit sans façon un bol de soupe et une tartine, ensuite on apporta à chacune une paillasse et, toute la nuitée, une personne les surveilla de l'autre côté de la grille. Comme le corbeau, Soeur Rosa jura qu'on ne l'y prendrait plus ; ce n'était qu'une aventure car, en revanche, partout elles étaient les bienvenues.

« Mais », me dira-t-on, « aviez-vous de quoi nourrir votre monde, quel dîner faisiez-vous ? ».

Comme les petits oiseaux sont nourris du Bon Dieu, nous aussi nous l'étions. Madame la châtelaine nous avait donné la permission de prendre les légumes du jardin attenants à leur château, nous trouvions là suffisamment ; la viande était apportée chaque semaine, nous ménagions nos provisions, nous partagions de façon à contenter tout le monde .

Il arrivait quelques fois que les Soeurs devaient se contenter d'une tartine parce que, dans les commencements, c'était à chaque instant des réfugiés ou des nouveaux arrivés qui recherchaient des membres de leur famille ; quand ils arrivaient au moment du repas, mourant de faim, écartés des centres, on ne pouvait pas renvoyer ces gens sans leur offrir un petit repas ; nos vieux allaient cueillir des mûres sauvages, j'en faisais de la confiture, ils se

promenaient dans les prairies et ramassaient poires et pommes tombées, j'en faisais de la compote ; que de fois, je me suis demandé comment je contenterais avec le peu que j'avais à distribuer et j'arrivais à la fin et toutes nos vieilles étaient satisfaites. Quand l'une ou l'autre allait faire une course, surtout Hubertine, elle ne revenait jamais les mains vides ; toujours triomphante, elle entrait à la cuisine « voyez, ma Soeur, ce qu'on m'a donné, quand vous voudrez encore, vous pouvez aller en chercher » ; inutile d'ajouter que l'on profitait de la bienveillance des voisins.

Et voilà, comment notre Révérende Mère nous arrivant un soir, croyant nous trouver dans une détresse absolue, fut étonnée de nous voir si bien en ménage ; une fois de plus, redisons avec le saint Roi David « qui met son espoir en Dieu n'est pas confondu » ; peut-être le bon Dieu a-t-il eu des vues inconnues pour nous en dirigeant nos pas vers la Hollande hospitalière ; en attendant, remercions la Divine Providence qui nous conduisit et joignons à nos remerciements les vœux et les prières les plus ferventes pour la délivrance de la Belgique.

---

*Super merci à Marylène Zecchinon, conservatrice du Musée régional de Visé et à Claude Fluchard, président de la Société Royale Archéo-Historique de Visé (SRAHV) pour avoir relu ce texte et corrigé les erreurs dans les noms propres de lieux et de famille (ainsi que les fautes d'orthographe résiduelles !)*